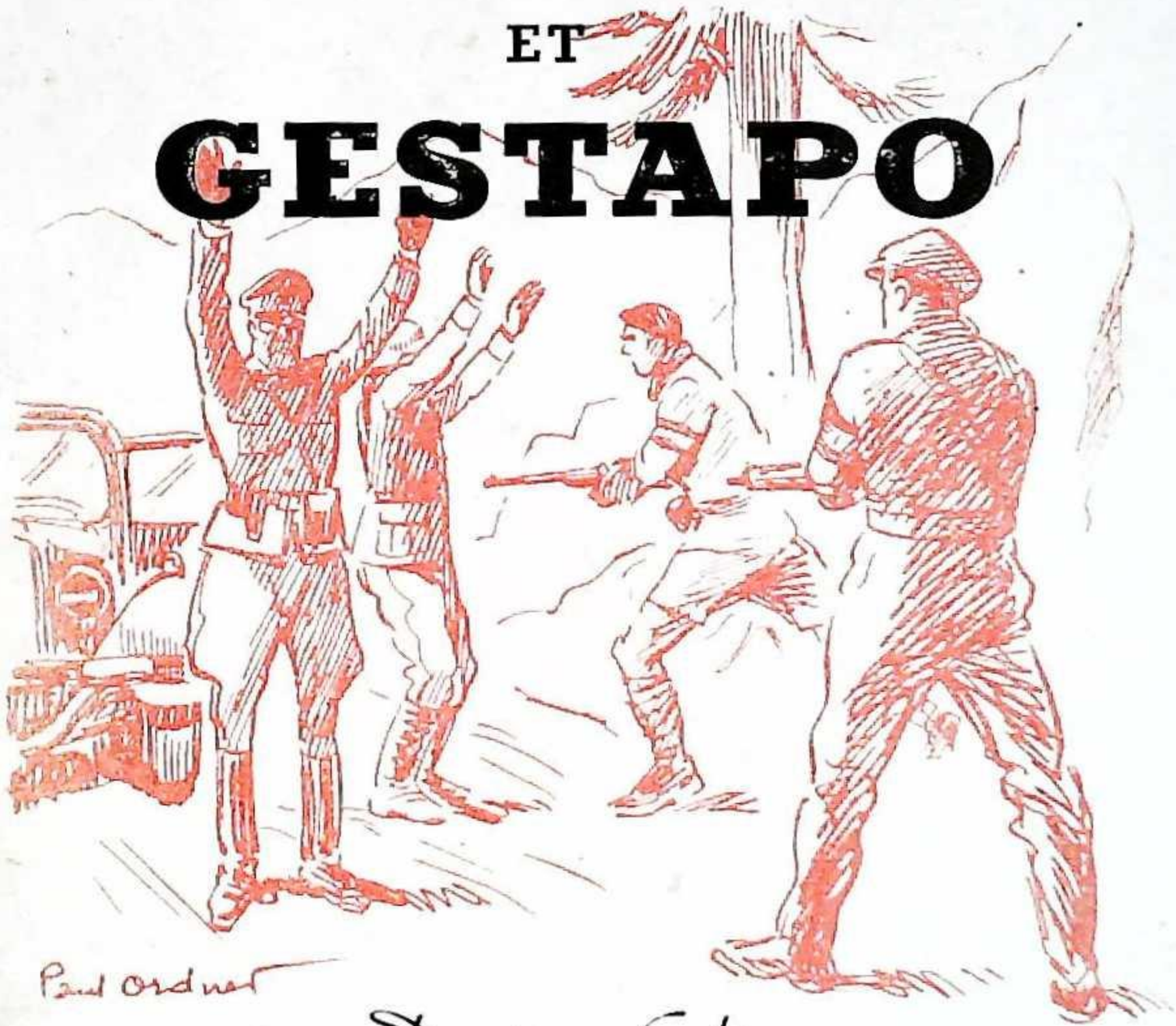


Richard DUCHAMBLO

MAQUISARDS

ET

GESTAPO



Paul Ordnet

Douzième Cahier



Imprimerie RIBAUD Frères — GAP — 8, rue Capitaine-de-Bresson

1948

François LAUZIER

Il y avait aussi des Allemands à Chaillol le 13 novembre 43. Ils étaient montés, au nombre de cent cinquante, pour s'emparer d'un seul homme, M. François Lauzier, âgé de 43 ans, père de sept enfants et dont le crime inexpiable était d'avoir reçu à sa table un réfractaire et de lui avoir aussi procuré du travail.

A 3 heures du matin, la maison est cernée et, à coups de crosse, les soldats menacent d'enfoncer la porte. M. Lauzier se lève à la hâte, enfle ses pantalons et, pieds nus, vient ouvrir la porte. « C'est vous, Lauzier ? » — « Oui ». Sans lui laisser le temps de s'habiller ni de se chausser, on l'emmène au dehors par une température glaciale. Sous la menace des mitraillettes, on lui fait contourner la maison pour le conduire derrière la grange. Là, on le met en joue. « Dites qu'il est ici. » — « Je vous jure qu'il n'y a personne ». L'homme que l'on cherchait couchait dans une autre maison. Prévenu à temps, il avait pu s'enfuir. On l'appelait Le Grand Pierre. Pierre qui ? Les soldats le savent-ils ? La consigne est d'arrêter un nommé Pierre et malheur à qui porte ce prénom et tombe sous leurs mains. Pierre Rambaud en fait l'expérience et ne sera relâché qu'à Gap. Toute la maison, la grange et l'écurie sont fouillées. On ne trouve absolument rien, pas même un papier qui soit de nature compromettante. Qu'importe ? Grasset a dénoncé Lauzier c'est suffisant. Le soir même, M. Lauzier sera, dans la caserne Desmichels, le compagnon de l'abbé Poutrain.

Dans la salle du corps de garde, tous deux ont été séparés des jeunes gens arrêtés, ce même jour, à Prémentil et jetés, pour 48 heures, dans un réduit très étroit, très obscur, où il leur est impossible de s'allonger.

Ils se retrouvent ensemble à Marseille. Chrétien exemplaire, ignorant le respect humain, François Lauzier vit en prison comme dans l'intimité de sa demeure. Et sa conduite fait impression sur ses nouveaux compagnons. L'un d'eux, M. Roger Ley, ingénieur, officier supérieur du cadre de réserve, chef de Résistance dans le

Sud-Est, livré aux Allemands par les Italiens, voudra plus tard, lors de sa conversion, avoir pour parrain ce paysan alpin. Or c'était un homme de grande culture et qui, dans le camp même de Compiègne, avait de nombreuses relations. C'est que notre Champsaurin, comme écrit l'abbé Poutrain, « était d'une exquise délicatesse, d'une parfaite droiture, cachant sous des apparences de timidité et de douceur une fermeté inébranlable. »

La séparation d'avec sa famille fut pour lui une souffrance de tous les instants et, dès les débuts, il eut l'impression qu'il ne résisterait pas à l'nifernale vie des camps.

Il devait mourir, à Mauthausen, le 19 août 44.

René LESCOUTE (Robert LÉLIAN)

Fils du Pasteur de Saint-Laurent-du-Cros, lui-même étudiant à la Faculté de Théologie protestante de Montpellier, René Lescoute fait partie d'une équipe de Résistance dès 1942 (fabrication de faux-papiers et passage de frontières). Plusieurs fois, il aide des personnalités anglaises à passer de la frontière suisse à la frontière espagnole. En juillet 43, il revient dans nos Alpes pour établir un maquis à Tréminis. Le 19 octobre 43, le maquis est cerné à la suite d'une dénonciation. Les hommes et leur chef sont pris. Interrogé, l'aspirant Lelian-Lescoute ne parle pas. Condamné à mort ainsi que huit de ses hommes, il est enfermé dans les cellules des condamnés à Montluc. Ils vont ainsi rester quarante-deux jours dans l'attente de l'exécution. Quatre hommes sur les neuf seront en fait exécutés. Le 7 janvier, sans aucune explication donnée, les cinq autres sont graciés et déportés en Allemagne. Lescoute connaît Compiègne, Sarrebruck et finalement l'enfer de Mauthausen-Gusen. Il meurt dans un kommando de Mauthausen, le 28 janvier 1945.

(Cette note est rédigée d'après un document signé G. Sigulier, compagnon de Résistance de l'Aspirant Lescoute, condamné à mort avec lui, puis déporté en Autriche. Document transmis par M. le Pasteur de Saint-Laurent).



Le Lieutenant Paul-Marie RADIUS

Paul-Marie Radius, sous-lieutenant St-Cyrien, de la Promotion Charles de Foucauld, chef des Maquis du Haut-Champsaur (vallée de Champoléon), sous la direction lointaine du commandant Sapin (juin - 13 novembre 43). Chef du Groupe-Franc de Pontis-Morgonnet du Secteur B (février - 20 juin 44). Arrêté le 20 juin 44. Fusillé le 10 juillet.

Note du 6 juin 44 sur le sous-lieutenant Radius Paul-Marie :

« Jeune officier de la classe 42. A rejoint l'organisation à sa création. Particulièrement intelligent et jusqu'alors toujours heureux, s'est acquitté brillamment de toutes les missions dont il a été chargé. Très solide physiquement, animé des plus beaux sentiments, d'un calme courage et d'une abnégation confiante, a de l'autorité sur sa troupe et sait se faire aimer. C'est un entraîneur d'hommes.

« Initialement occupé au ravitaillement d'un groupe important de camps, s'en est occupé à la satisfaction de tous malgré les difficultés rencontrées. Attaqué par une importante unité allemande, a assuré, par son esprit de décision, le décrochage, sous le feu, d'un groupe de jeunes. Depuis le printemps, a réorganisé un camp important qu'il conduit brillamment. A su, jusqu'ici, esquiver les pires traquenards ennemis. A dirigé des parachutages d'armes, des transports et des destructions.

« Cet officier très jeune, toujours livré à lui-même, a eu à

supporter les plus lourdes responsabilités dans des conditions jusqu'alors inconnues. C'est un devoir pour le Commandement de le reconnaître et de récompenser très brillamment ce chef si jeune qui a déjà fait ses preuves. »

*Le Chef de Bataillon DAVIRON,
Chef des Opérations F.F.I. dans le Département des Hautes-Alpes.*

**

Le décret du 18 novembre 44 comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec palme et la nomination dans la Légion d'honneur, à titre posthume, au grade de chevalier.

« Radius Paul-Marie, lieutenant F.F.I. des Hautes-Alpes. Magnifique officier, animé du plus pur patriotisme. A rejoint le maquis dès la dissolution de l'Armée. A commandé un camp pendant de longs mois, inculquant à ses jeunes les sentiments d'honneur et de devoir. Arrêté par la Gestapo, a tenté de s'enfuir, repris, a été exécuté comme otage, le 10 juillet 44. Son sacrifice en fait un héros de la Résistance Française. »

Signé : DE GAULLE.

**

Le décret du 24 avril 46, portant la signature du Président Gouin, attribue au lieutenant Radius, à titre posthume, la Médaille de la Résistance Française.

NOTE. — Nous avons parlé du lieutenant Radius dans le Troisième Cahier. Nous donnons, dans le Huitième Cahier, le récit de son assassinat sur les bords de la Luye, par la Gestapo, le 10 juillet 44. Ce présent Cahier est consacré à l'action des deux chefs bretons Radius et Rouxel dans le Haut-Champ-saur. Un prochain Cahier sera consacré à leur action dans le Secteur B.



Le Lieutenant **Jean-Bernard** **ROUXEL**

●

Trente noms et plus sont gravés sur le monument de Laye. Chacun d'eux est suivi d'une mention : mort en déportation, abattu par la Gestapo, tué au combat de Laye, fusillé le 10-7-44, etc. Un nom, plus que tout autre, attire l'attention par sa nudité : ROUSSEL. Pas de prénom, une ligne blanche au-dessous qui attend des précisions. Puissent ces pages faire revivre dans la mémoire et le cœur des Alpains ce jeune fils de la Bretagne, ce jeune breton *au lumineux sourire* que la mort a dépouillé de tout, même de son nom, puisqu'il s'appelait Jean-Bernard ROUXEL.

Jean-Bernard naquit à Saint-Brieuc, le 28 avril 1922, premier de trois enfants.

Il fait ses études au lycée de sa ville natale et n'y laisse que de bons souvenirs. Livrets scolaires et registres du lycée portent ces mentions : Très bon élève à tous égards. Et ses camarades de classe, qui deviennent pour lui des amis, ont trouvé pour le « résumer » les expressions même qu'emploieront plus tard les camarades de maquis et les habitants des Hautes-Alpes : « plein d'idéal et de délicatesse »⁽¹⁾, « Toujours sympathique et souriant »⁽²⁾. Une jeune fille, aujourd'hui docteur en médecine⁽³⁾, insiste sur ce sourire : « A première vue, on était frappé par la douceur de son sourire, la pureté de son regard si bleu et si franc ». Un rude

(1) Abbé Hely.
(2) René Flouriot.
(3) Mlle Jeanne Le Coequen.

soldat ⁽⁴⁾ trouvera plus tard l'expression lapidaire qui ne doit plus être séparée de ce nom : *Le lumineux sourire de Jean-Bernard.*

Ces deux mots résument vraiment son portrait physique et moral, condensent tout un idéal de pureté et de générosité qui conduira notre jeune breton jusqu'au sacrifice suprême.

Reçu au bacc. mathes-élém., Jean-Bernard vient au lycée de Rennes préparer Saint-Cyr où il est admis en 1941, à l'âge de 19 ans. Il doit alors passer en zone sud, l'Ecole s'étant réfugiée à Aix-en-Provence, cette pauvre zone sud où régnait encore un semblant de liberté et que la zone occupée, résistante dès la première heure, méprisait cordialement dans les premiers temps.

Au printemps de 1942, l'élève-officier devient sous-lieutenant, faisant partie de la promotion Charles de Foucauld. Dans une lettre à son frère, il dit sa joie et sa fierté d'être officier de l'Armée française : « Avant son laïus, notre « Père Système » nous crie : A genoux, les hommes. Et il termine par : Debout, les officiers. Son speech était formidable. Tu sais, cela fait quelque chose de se relever officier. »

Dans son journal intime, il avait noté plus longuement son émotion le jour où les bazards (élèves de 1^{re} année) reçoivent le casoar, le glorieux plumet des St-Cyriens. *« La chambre est éclairée faiblement par des bougies. Chacun se tait, ému par la grandeur de l'ombre et, dans la pénombre, il nous semble que la Gloire est là, et nous frôle de ses grandes ailes... A genoux devant nos Anciens, nous récitons « la Gloire » qui conte la belle légende du casoar. Et lorsque, de la pointe de la baïonnette, notre ancien ouvre la boîte du caso il nous semble revivre cette légende, émus par ce glorieux plumet si fragile et si beau... Je reçois le caso et de le sentir sur mon képi me remue étrangement. C'est notre consécration de St-Cyrien; à partir d'aujourd'hui nous n'avons plus d'excuse si nous manquons à l'honneur et aux traditions de l'Ecole. Ce soir, je comprends mieux la devise de Bournazel : « Mon âme à Dieu, ma vie à la Patrie, l'Honneur à moi. »... Et dans la nuit qui plonge s'élève « la Galette » qu'ont chanté si souvent tous ceux*

(4) Lieutenant Tilly.

qui sont tombés pour l'honneur du Caso. Les dernières paroles de « la Galette » sont à peine envolées que nous lançons maintenant les couplets enivrants de « la Marseillaise »... Ce soir, je pourrais me croire au Paradis. J'ai quitté à regret le Caso qui frissonne dans le vent léger d'une soirée de printemps et j'ai rejoint mon lit. Il me semble que toutes les Ombres de nos Grands Anciens se sont rassemblées pour voir si nous portions dignement le plumet radieux. Le sommeil fuit mes paupières et dans la nuit calme je revois toutes les promotions qui ont défilé avec le Caso. Nous devons maintenant nous préparer à l'appel qui nous mènera vers les frontières et nous montrer dignes de ceux qui ont eu le privilège suprême de mourir, le Caso au front. »

L'appel qui nous mènera vers les frontières... Il ne devait pas tarder, mais ce fut un appel secret.

En novembre 42, la zone sud est envahie, l'armée de l'Armistice est dissoute, la flotte se saborde à Toulon. Officiellement l'Ecole Militaire d'Aix-en-Provence a fermé ses portes et renvoyé les jeunes officiers dans leurs familles. En secret, les contacts sont maintenus.

Suivant les consignes reçues de ses chefs, Rouxel se fait inscrire à la Faculté de Droit de Rennes ce qui ne l'empêche pas de faire de fréquents voyages à Paris pour y retrouver ses chefs ou ses camarades. En mai 43, les voyages sont plus rapprochés, le courrier plus abondant et la situation de la 42 plus précaire, le S.T.O. menaçant les jeunes de cette classe.

Le lundi 7 mai, Rouxel revient de Paris où il est allé, l'avant-veille, appelé par télégramme. Il convoque à son tour Paul-Marie Radius, Le Gall et Le Fulloch, ses camarades de promotion. Un mois plus tard, le mercredi 9 juin, c'est le grand départ. Jean-Bernard assiste à la messe dans l'église paroissiale de Ste-Thérèse et y communique. Il embrasse ses parents mais leur cache le but du voyage. A quoi bon ! S'ils ne savent où il va, ils savent qu'il part appelé par le service de la France. Son curé seul, M. l'abbé Duchesne, M. le Recteur, comme on dit en Bretagne, seul son curé sait où se rend le jeune homme qu'il aime comme un fils. C'est à lui que par prudence Jean-Bernard adressera, signé d'un nom de guerre, tout le courrier destiné à ses parents. Ce n'était sans doute

pas le seul courrier clandestin de ce genre reçu par le prêtre car la Gestapo toujours soupçonneuse viendra plus d'une fois fouiller le presbytère.

Ce que ne savaient pas alors les parents du jeune sous-lieutenant, le voici : Il est allé d'abord à Paris rejoindre le lieutenant Tilly. Celui-ci, sa femme et son hôte de quelques jours partent ensuite pour Aix-en-Provence où les attend le capitaine-instructeur Lecuyer, baptisé depuis Lannemèze, et plus connu dans les Alpes sous le nom de Sapin, son dernier nom de guerre. En quittant les élèves de la Promotion Ch. de Foucauld, il leur avait donné des papiers civils pour leur éviter d'être emmenés dans un Oflag quelconque, mais tous se considéraient toujours comme officiers mobilisables au premier appel. Lui-même, après avoir pris contact avec divers mouvements de Résistance, n'attendait que les moyens financiers indispensables pour regrouper et faire vivre avec lui ses élèves. Au début de juin 43, ils vinrent donc au premier appel. Ils furent aussitôt, malgré les inévitables tâtonnements de tout début, mis au travail. Il fallait compléter la formation interrompue.

Un instructeur anglais les initie au fonctionnement des mitraillettes, à l'emploi des grenades et de divers explosifs. On pense à cacher les armes et les munitions déjà reçues dans une citerne abandonnée. Deux sûretés valant mieux qu'une, on met un cadenas à la porte. Malheureusement le propriétaire a l'idée de faire réparer cette citerne, force le cadenas qui l'intrigue, découvre le petit stock d'armes et court prévenir la feldgendarmerie.

Elle arriva sur les lieux en même temps que Rouxel qui, en short, venait, d'un pas tranquille, ajouter au stock le contenu de son sac tyrolien. Il vit à temps les habits verts, poursuivit sa route comme s'il n'était qu'un simple touriste et revint à Aix, jambes coupées, annoncer la mauvaise nouvelle. Ce fut le premier incident.

Le capitaine Lecuyer-Lannemeze, qui sait quel homme se cache derrière ce visage juvénile et souriant, charge Jean-Bernard, sur ces entrefaites, de monter jusque dans l'Isère prendre contact avec un agent anglais et ramener des armes.

Des policiers français arrêtent en route ce voyageur que son visage si jeune désigne comme un réfractaire du S.T.O. et l'envoient au Centre du S.T.O. à Grenoble. Il est bon pour l'Allemagne.

Aix alerté n'hésite pas une seconde. Le capitaine et le lieutenant Tilly filent sur Grenoble. Ils ont prévu le pire. En cas d'échec dans leurs démarches, ils ont une lanterne rouge pour arrêter le train des déportés du S.T.O. Mais il y avait, même au S.T.O., des gens compréhensifs et Rouxel est libéré sur leur intervention.

C'est alors que le capitaine Lecuyer, apprenant la présence de réfractaires non encadrés dans le Haut-Champsaur, confie une mission nouvelle au jeune Breton. Qu'il se rende d'abord à Ancelle, au camp de Jeunesse et Montagne où le capitaine compte des amis. Là, on lui donnera d'autres indications. Depuis quelques jours en effet un lyonnais, Bénére, mieux connu sous le nom de Barrière, était là-haut, chargé de trouver un endroit favorable à l'établissement d'un maquis. Après maintes aventures, il avait pu gagner la confiance des gens de Champoléon et, renseigné par eux, avait jeté les yeux sur Méouillon. Et c'est ainsi qu'aux environs du 20 juin, notre Breton devint montagnard.

Il est nôtre désormais. Et nous ne pourrons plus parler du camp de Méouillon, ni du Secteur B, des maquis de Chorges, Brézières, sans parler de Jean-Bernard Rouxel, le Roussel inconnu du monument de Laye.



LES MAQUIS DE CHAMPOLÉON

en 1943

★

Disons tout d'abord, pour être exact, qu'il n'existe pas de bourg ni de village portant le nom de Champoléon. Le voyageur qui remonte la vallée du Haut-Champsaur voit, sur sa gauche, une fois passé le pont des Corbières, s'ouvrir une seconde vallée très étroite, profonde, aux terres rares et maigres, desservie par une route poussiéreuse. C'est la vallée de Champoléon. S'il est artiste, il admire le pittoresque du site, la beauté grandiose des montagnes; réaliste, il songe à la pauvreté du pays, à la rigueur du climat, l'hiver. A mesure qu'il s'enfonce au cœur de ce couloir, il dépasse des maisons isolées, des hameaux, Les Eyrauds, Le Clapier, Les Martins, Les Gubias. Au bout d'une heure, il atteint les principaux villages, Les Borels, qui est le village de l'église, et, un peu plus loin, Les Gondoins et Le Chatelard. Il pourrait encore marcher pendant six heures avant d'avoir atteint le fond de la vallée, au Pas de la Cavale. A gauche, à droite, des vallons secondaires, des gorges, aux flancs desquelles s'accrochent de mauvais sentiers, laissent deviner des alpages, des châteaux. Les principaux hameaux sont, de part et d'autre de la vallée, les châteaux des Tourronds, vers le Pic de Chaillol, et les châteaux de Méoullion, en direction d'Orcières; les uns et les autres à une bonne heure de marche des Borels. Tout l'ensemble forme la commune de Champoléon.

En 1943, cette commune était farcie de maquisards et de maquis. A l'entrée même de la vallée, sur la route d'Orcières, le village des Garnauds a son maquis, sous la direction de Pierre Poutrain. Il compte une vingtaine de jeunes dont quelques Alsaciens déserteurs. Très exposé (mais en fait jamais soupçonné par les boches), ce maquis sert de relais momentané pour les nouveaux arrivants.

Les Alsaciens qui en dépendent ont choisi, en face du village, de l'autre côté du Drac d'Orcières, une maison isolée, sur le chemin des Veyrettes (des cartes portent Le Veyret).

Les deux principaux maquis sont, au cœur de la vallée, celui de Méoullion, sous le commandement direct du lieutenant Rouxel, et celui des Tourronds, sous le commandement direct du lieutenant Vollaire⁽¹⁾. Chacun de ces groupes compte une vingtaine de jeunes gens venus de tout l'horizon français.



1943 : AU MAQUIS DES TOURRONDS

Un groupe de maquisards fête la remise du fanion.
(La plaque de cette photo, confiée à Grasset, fut développée par la Gestapo et retrouvée à la villa Mayoly le jour de la Libération de Gap).

(1) Une lettre de Jean Maillet donne une liste des membres du camp des Tourronds :

Chef du camp: Lieutenant Jacques Vollaire, promotion Charles de Foucauld. — Adjoint: Lieutenant Arnaud, même promotion. — Aspirant Jacques Pont, de Gap. — Aspirant Bernard (Ecole Navale). — André Frison. — Marc Gignoux. — François X., de Paris. — Maurice X., de Marseille. — Paul Clément, qui fut arrêté aux Prés-Hauts, près de St-Firmin, par Grasset, le 28-12-43. — Roger Boquet, Lucien X., Pierre Legrand, Pierre X., ces quatre derniers de la région du Nord. — André et Jean Maillet, les Jumeaux.

Aux Borels même, sous la direction de Jacques Lauzier (aujourd'hui Jacques Lévy, directeur des Cafés Maurice, Toulon), l'intendance et l'arsenal. Expliquons un peu. Près de l'église, une maison, appelée « Maison Giraud » et qui se trouvait dans un état d'abandon lamentable, avait été réparée par les soins des maquisards aidés et conseillés par le père Lauzier, un bricoleur du pays, habile à tout faire. L'électricité avait été prise clandestinement sur une ligne qui passait à côté. Une cave, bien dissimulée, était le magasin d'armes et contenait un lot de grenades italiennes ⁽¹⁾. La petite grange attenant à la maison abritait du matériel divers, des ustensiles de cuisine, des vivres. La cure de l'abbé Robin, la maison de Madame veuve Bernard étaient aussi devenues des annexes de cette intendance et de cet arsenal. Un dortoir, aménagé avec lits, matelas et paillasses de fortune, pouvait recevoir huit personnes. Douze pouvaient prendre place à table pour les repas. Mais deux hommes seulement résidaient d'une façon habituelle à la maison Giraud, Jacques Lévy et le lieutenant Radius. Encore celui-ci était-il souvent absent.

Radius avait en effet la responsabilité de l'ensemble des groupements de l'O.R.A. dans la vallée de Champoléon. Il assurait personnellement l'instruction militaire des Alsaciens et des jeunes gens de l'abbé Poutrain, à Prémentil. Il avait aussi le souci du ravitaillement, aidé dans cette tâche par l'abbé Robin et Pierre Poutrain, le grand voyageur sans cesse en déplacements.

Le ravitaillement, on le trouve autant que possible dans le pays même. Mais la vallée de Champoléon est pauvre et les maquisards étaient nombreux. De plus, ils étaient à l'âge où l'organisme a besoin d'une nourriture abondante et ils menaient une vie très

(1) Une partie de ce matériel provenait d'un coup de main audacieux, dirigé par le capitaine Conan (Henri Baudel) et le sergent Michelin (Pinet) avec une équipe de quelques volontaires. Ce groupe était rentré dans une caserne de Gap où se trouvait, à ce moment-là, un nombre assez important de camions civils. Ils avaient réussi à se placer près d'un magasin et à charger en vitesse le maximum de matériel et de vêtements (pulls, capotes, effets civils, etc.).

Baudel a eu un rôle magnifique. Il était d'ailleurs d'une nature véritablement adaptée à une époque de coups durs de vie incertaine. Il a contribué à abriter et à sauver bon nombre de gens qui devaient être arrêtés comme faisant partie de la Résistance et également de nombreux Israélites réfugiés dans la région. Plus particulièrement, il s'était occupé d'une famille qui s'était échappé quinze jours avant le fameux 13 novembre. Il avait placé deux jeunes gens chez l'abbé Robin; ces deux jeunes gens couchaient à la cure. (Lévy).

active, à haute altitude (1500 m). La vallée n'y peut suffire; il faut donc aller chercher des vivres à distance. Deux fois la semaine, une corvée s'en allait, avec les deux mulets, chercher à Ancelle de la farine et des légumes secs. On se servait aussi d'une camionnette, souvent conduite par l'abbé Robin lui-même. Entreposés aux Borels, les vivres étaient, dans la semaine, répartis entre les maquis des Tourronds et de Méoullion qui venaient les chercher à dos d'homme, si les charges étaient modestes, à dos de mulet, si les charges étaient trop considérables. Les deux camps avaient chacun leur mulet, Benito et Coco « prélevés » sur l'armée italienne, deux braves bêtes qui se contentaient de peu et fournissaient un travail considérable. ⁽²⁾

— Et les fonds ? pensent certains lecteurs qui sont gens pratiques. D'où venaient-ils ? L'argent, pour lors, ne tombait pas encore du ciel. Radius et Rouxel n'étaient pas non plus de ceux qui faisaient la caisse des bureaux de Poste ni des Caisses d'Epar-

(2) Quatre relations nous parlent de Coco, le mulet de Méoullion, très sympa, pris à l'armée italienne, selon les uns, et, selon d'autres, subtilisé de nuit au camp de Jeunesse et Montagne, près d'Ancelle. En tout cas, un très bon animal, très doux, un peu têtue, comme tous les mulets, portant vaillamment ses 45 kilogs de charge sur le bât, se contentant de peu comme nourriture et se portant toujours comme un roi, jusqu'au jour où il fut vendu 6.000 frs par un fin connaisseur sans doute, comme le remarque malicieusement Séchet.

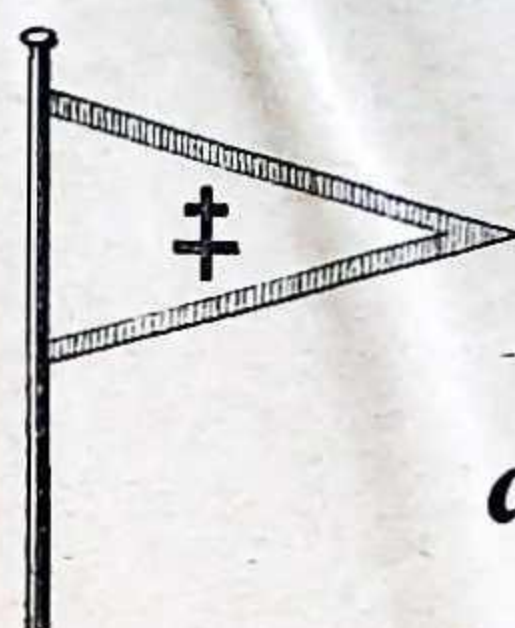
— Malgré le dévouement des gens de la vallée, de Pierre Poutrain (voir Troisième Cahier), de Radius qui s'en allait chercher des tickets et des fausses cartes à La Rochette, chez son ami l'abbé Davault, il y eut parfois des difficultés. Il est arrivé aux jeunes de Méoullion, dans les débuts, semble-t-il, d'en être réduits à manger du renard, bête puante. Cartes et tickets ne suffisant pas, il fallait aussi recourir au marché non officiel. Certains profitèrent odieusement de la détresse des jeunes. Un homme osa (c'était, ne l'oublions pas, en 43) leur vendre de la viande 110 frs le kilog et les pommes de terre 15 frs le kilog. Outré de l'injustice, le lieutenant Rouxel avait formé le projet de venir, au clair de lune, avec une quinzaine de ses hommes, arracher les pommes de terre dans le champ du profiteur. Réflexion faite et conseil pris, pour éviter une dénonciation aux Allemands par vengeance, il ne mit pas le projet à exécution.

— « Je fis peu après la grande corvée de ravitaillement qui, de nuit, devait nous conduire à Ancelle. Je descendis, avec Gérard et quelques amis, tirant le brave mulet qui n'aimait pas descendre à la nuit. Radius nous attendait à Champoléon et, durant les trois heures de marche qui suivirent, il initia les bleus que nous étions à l'art de la progression d'une section, en avant-garde, en ligne sur un rang, en protection de flanc, etc.; mettant chaque accident de terrain à profit pour nous apprendre à en faire usage. Arrivés au milieu de la nuit à Ancelle, nous bûmes de grands bols de lait, tandis que les sacs s'emplissaient sur le bât de Coco. Puis commença le retour où pour nous donner du courage Radius nous fit chanter tant de chansons apprises à St-Cyr, « Il y a des cailloux sur toutes les routes »... etc. Je revins à Méoullion me traînant sur deux cannes, dont l'une prêtée par Gérard, et poussé par Coco qui aimait beaucoup mieux monter que descendre et qui ne cessait de donner les coups de museau à l'homme qui le précédait dans le sentier. (Lt Ferry).

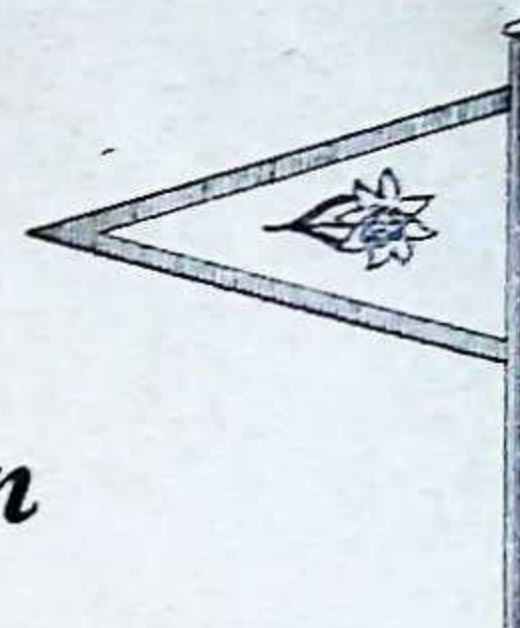
gne. Il fallait pourtant payer les vivres. Madame Bernard nous a dit : « La famille de Jacques Lévy a fait beaucoup ». Discret, celui-ci ne nous en a rien dit. Il a reconnu cependant que ses parents, réfugiés de Toulon à La Plaine-de-Chabottes, recevaient, au passage, les maquisards de Champoléon. Il y en eut parfois dix ensemble à y prendre leurs repas. Lui-même s'abstenait d'y aller pour ne pas révéler son identité qui ne fut longtemps connue que du commandant Ricard seul.

Madame Bernard ajoute : « Un officier venait aussi d'Aix-en-Provence pour apporter des fonds d'Alger. Il monta une fois de nuit à Méouillon. Le garde-champêtre, qui descendait de la montagne avec son fusil de chasse à l'épaule, prit peur en le voyant... » Cet officier c'est le lieutenant Tilly, envoyé par le capitaine Lannemeze. Il était chargé de maintenir la liaison avec le lieutenant Rouxel, et de voir comment marchait le camp de Méouillon. Il vint au moins trois fois, en juillet, à la mi-août et en septembre. En septembre, c'était pour des adieux.

L'organisation de l'O.R.A. avait en effet pris de l'envergure et sa croissance avait entraîné des modifications dans le commandement, une répartition nouvelle des zones d'influence. Le capitaine Lecuyer-Lannemeze, devenu cette fois, à la suite d'une chaude alerte, le commandant Sapin, avait été nommé chef de l'O. R. A. pour la XV^e Région, celle de Marseille. Les Hautes-Alpes ne relevaient plus de son autorité. Garder une enclave dans une région voisine, alors surtout que les liaisons étaient difficiles et dangereuses, n'avait plus de raison d'être. C'est alors que Radius, chef des Maquis de Haute-Provence, Rouxel, Vollaire et Crabières, chefs des maquis de Méouillon, des Tourronds et de Sigoyer, ainsi que leurs compagnons passèrent sous le commandement du commandant Ricard (colonel Daviron), chef de l'O.R.A. pour les Hautes-Alpes.



Le Camp de Méouillon



Du village de l'église, Les Borels, il faut une heure de chemin pour atteindre, à 1660 m. d'altitude, les chalets de Méouillon.

C'était autrefois un hameau assez peuplé et il y avait même une école. Mais, en 1915, une avalanche emporta une maison, fit périr tout un troupeau et surtout ensevelit deux femmes. Les habitants prirent peur. Un couloir étant tracé, d'autres avalanches désormais pourraient survenir. Ils abandonnèrent ce quartier où, même à la belle saison, les orages ont un caractère effrayant. Ils partirent tous plus ou moins loin. Quant à l'institutrice, elle s'en alla jusqu'à San-Francisco où elle vit toujours. L'Administration des Eaux et Forêts acheta les propriétés et seuls les bergers revenaient à Méouillon pour y passer l'été avec leurs troupeaux. Quand les maquisards s'y installèrent, en juin 43, Méouillon ne comptait plus que cinq chalets à demi-ruinés.

Les premiers éléments du camp furent, avec le lieutenant Rouxel, un étudiant en Sorbonne, Jean Baraduc et Bénére, un autre étudiant, du collège Robin de Vienne, qui préparait, dit-on, un diplôme d'ingénieur. Prudents, les nouveaux maquisards commencent par « tâter le terrain », connaître les gens de la région. Ils passent leurs premières nuits non dans le hameau lui-même mais dans une grotte un peu en retrait. Ainsi fera de son côté le lieutenant Vollaire avant d'aller s'installer aux Tourronds. L'aménagement d'un chalet terminé, le camp, grossi de nouveaux éléments, s'installe à Méouillon même. Si nous ne sommes guère renseigné sur les débuts de ce camp, sa « mise en rodage », nous savons mieux ce que fut la vie à Méouillon, une fois atteint l'effectif normal, quinze à vingt hommes.

Ce ne fut pas, comme certains l'imaginent et comme ce fut vrai pour certains camouflés, une vie de farniente. La discipline, joyeusement consentie, était toute militaire. ⁽¹⁾

Point de temps perdu à Méoullion. Le matin, réveil au clairon, s'il vous plaît. En short, dérouillage, décrassage dans la nature (autrement dit : culture physique, hébertisme). Rouxel, pour nous réveiller, nous entraînait à sa suite à sauter de rocher en rocher et le rapide exercice, terminé soit par une douche dans le torrent, soit par une joyeuse toilette à la fontaine, était suivi du petit déjeuner.

Puis, en tenue, sur l'esplanade, face aux châlets, l'envoi des couleurs, devant les hommes en tenue de chasseurs et en armes.

Un beau matin, Rouxel était parti avec quelques hommes. Il dévala dans le torrent, juste au pied du châlet et choisit parmi les sapins poussant sur l'autre flanc de la montagne un mât solide et bien droit qui fut allègrement abattu et ébranché. Mais que d'efforts durent être employés, pendant tout un jour et par tous, pour hisser ce mât du fond de la vallée jusqu'à la plate-forme devant le châlet. Ce mât fut enfin solidement planté.

De Champoléon, par un beau temps, notre drapeau était visible et semblait donner courage à tous les paysans de la vallée.

Le salut aux couleurs achevé, le lieutenant fixait alors les missions et corvées du jour, bois, pluches, etc., cuisine. Chacun à tour de rôle, nous faisons la cuisine, aidé par les hommes de corvée, aidé par Madame Chevalier aussi quelquefois ⁽²⁾. Tous les hommes qui restaient disponibles, le lieutenant Rouxel les emmenait alors, en tenue d'exercice, à l'instruction qui se passait généralement à un ou deux kilomètres derrière le châlet, instruction sur les armes, démontage et remontage pendant le tir et alternant avec la progression par bonds... Nous sommes dotés d'un Lebel 7-15

⁽¹⁾ Tout ce passage est une marquetterie faite d'emprunts aux relations du lieutenant Ferry, de Botrel (Boislève) et de Simon (Séchet).

⁽²⁾ Outre nos maquisards, vivaient alors à Méoullion un ou deux bergers avec leurs troupeaux et Monsieur Chevalier, un entrepreneur, qui restaurait une maison forestière pour le compte des Eaux et Forêts. Les relations étaient cordiales entre l'entrepreneur et les jeunes. Sa femme aidait parfois les apprentis-cuisiniers et les jeunes montaient en retour les pierres et le sable du fond du torrent pour les travaux de construction. L'inauguration du châlet, peu avant le 15 août, fut l'occasion d'une fête et M. Chevalier offrit ce jour-là un repas à tous les jeunes et à leurs chefs.

et d'un revolver modèle 92. ⁽³⁾ Outre l'instruction, il y a aussi pour former les mollets rebelles des excursions dans le paysage environnant avec le sac au grand complet. Au bout de quinze jours de ce régime, les pieds sont mûlés, on ne craint plus les écorchures. Retour au camp pour le déjeuner. Dans l'après-midi, travaux personnels ou en commun se succédaient. Quelquefois marche d'entraînement ou ascension avec volontaires. La journée finissait sur une heure de théorie avant le salut aux couleurs. Le cuisinier du jour commençait la soupe faite avec les moyens du bord, au hasard du ravitaillement. Les repas, minces au début, devinrent excellents grâce aux relations et aux liens d'amitié que le lieutenant Rouxel avait su se créer dans la vallée. Alors commençaient les inoubliables veillées...

Ce camp où retentissent les sonneries de clairon, où l'on envoie les couleurs, ne se laisse pas aisément approcher. C'est la guerre et l'on se garde de l'ennemi, de ses espions ou même des simples bavards.

A leur entrée dans la vallée, les inconnus sont repérés et signalés. Quand Barrière monte au Champsaur, en juin 43, un coup de téléphone, donné de St-Julien-en-Champsaur à Madame Bernard des Borels, le précède dans la vallée de Champoléon : « Méfiez-vous d'un grand jeune homme qui a l'air d'un scout. Surveillez-le. » Une mésaventure du même genre arrive à deux Bretons accompagnés d'un Parisien, Boislève, Le Gigan et Paul Clément.

Depuis trois jours, ils rôdent dans la région à la recherche du camp, ne sachant trop à qui se confier. Ils arrivent enfin, un soir, chez l'abbé Robin, lui demandent l'hospitalité et la route de Méoullion. « L'abbé Robin prend de haut la nouvelle d'un camp à Méoullion. Mais comme il se fait tard, il nous fait conduire chez un paysan pour la nuit. Le lendemain matin, il nous reçoit, nous questionne, prévient Méoullion. Différentes personnes nous interrogent. Finalement, après deux jours de pourparlers pendant lesquels nous sommes consignés, on nous présente le lieutenant Rouxel et le lieutenant Vollaire.

⁽³⁾ Vingt-quatre fusils avaient été prêtés par le commandant Daviron au camp qui dépendait encore, à ce moment, d'Aix-en-Provence.

Rouxel prend pour lui les deux Bretons; Vollaire, le Parisien. La cure de l'abbé Robin se révèle alors un magasin d'habillement fort complet. Les bleus sont vêtus, chaussés, ils mettent sac au dos. « La grande aventure va commencer ». Mais une dernière épreuve les attend.

C'est à la nuit tombante seulement qu'ils monteront aux chalets de Méoullion. Tous ces fils de la plaine dont nous avons lu les lettres, lieutenant Tilly, Boislève, Reynereau-Grimaldi ont noté l'impression pénible de cette montée dans l'obscurité et cette arrivée à Méoullion.

L'aspect de Méoullion est sinistre lorsqu'on y arrive de nuit. Nous contourrons des chalets. C'est là. Dans une salle basse, mal éclairée par une bougie, des hommes se tiennent autour d'un poêle-cuisinière. C'est lugubre. L'un d'eux a la tête et le bras entourés de pansements; il geint. Les présentations sont faites. Le blessé a, paraît-il, fait une chute en montagne. C'est un sergent d'active, Toto (Desprez)... On amène un être hirsute, en treillis, un tôlard...

Mais l'épreuve a une fin. Les maquisards ont pu juger les réactions de leurs nouveaux camarades. Le lendemain, la farce est dévoilée, blessé et tôlard sont joyeux et en bonne santé.

Ceux qui sont annoncés et qui pour venir ont suivi une filière connue ne passent pas par ces épreuves. A la veille du 15 août, le lieutenant Tilly (Taillefer) arrive à Gap, accompagné d'un contingent important⁽⁴⁾. Ils trouvent, dans un bar, près du passage à niveau, le sympathique Radius « ce bon gros qui n'avait pas l'air de s'en faire et qui était le dévouement personnifié ». Toute l'équipe a tôt fait d'encombrer un petit car. Les clients habituels du courrier regardent sans aménité cette bande d'inconnus qui peuvent être aussi bien des traîtres que des résistants. Trajet en car jusqu'au Pont d'Orcières. Mais eux aussi ils monteront de nuit à Méoullion et trouveront dur et long ce chemin. Et pourtant leurs sacs et valises ont été chargés sur un mulet.

A Méoullion, un jeune homme s'approche des arrivants et leur

(4) Arrivés ce jour-là : Lt Petrochilos (Régis), Lt Curtet (Morane, dit aussi Martial), Lt Bourdillot (Lemoine), Séchet, Reynereau et Zanotti, appelés bientôt les Beaux-Frères (beaux-frères). Régis et Morane, adjoints de Lanneméze, venaient constater sur place la qualité du camp monté par Rouxel.

souhaite la bienvenue, puis demande les noms. Sans hésiter, ils déclinent leur identité : Reynereau Henri, Zanotti Ange. — « Non, pas le vrai. Celui de guerre. Dix secondes pour en trouver un. » — « Grimaldi ». — « François ». — « Très bien. Venez manger. Demain, je vous affecterai votre arme. » C'est le lieutenant Roland qui vient de les recevoir et les introduit dans le chalet où les autres jeunes leur font *un accueil inoubliable*.

Il est temps de dire ce qui fait le charme (au sens fort et premier du mot) de ce camp, cette ambiance unique qui a fait de ces hommes venus de tout l'horizon français un bloc cimenté d'une amitié indéfectible. Ils venaient de Paris, de Lyon, de la Provence, de la Bretagne, de la Normandie, de la Lorraine. Ils s'appelaient Barrière (Benière), Berger (Barraduc), Tardy (Tallon), Jean-Louis (Lt Ferry), Grimaldi (Reynereau), François (Ange Zanotti), Simon (Yves Séchet), Estève (Escalle), Le Gall (Le Gigan), Botrel (Boislève), Toto (Desprez), Lt Gérard, Lt Bourdillot et autres... Ils s'appelaient... mais ils sont devenus « ceux de Méoullion » et c'est avec nostalgie qu'ils en parlent. Écoutons-les :

L'amour de la Patrie et l'Esprit de la Résistance nous unissaient vraiment... Radius et Rouxel étaient vraiment des chefs. Ils étaient ce qu'il est convenu d'appeler des hommes trempés dur. A cette qualité s'ajoutait celle de la Gentillesse. Je n'ai jamais vu d'aussi chics garçons. Mes copains et moi, nous nous serions fait hacher pour eux. Le véritable chef de camp était Rouxel. Radius, lui, parlait à tout moment. Il était infatigable. Il marchait jour et nuit, s'occupant de notre ravitaillement, de nos commissions, enfin tout. Souvent il arrivait tard dans la nuit, haletant sous son sac tyrolien lourdement chargé. (GRIMALDI).

Oui, souvent je regrette Méoullion et ses chefs. Rouxel avec son air tranquille mais ses décisions inflexibles, qui inspirait une confiance terrible. Bon camarade à la soirée, lieutenant dur et ferme sous les armes et qui aurait mené au feu une poignée de gaillards qui n'auraient point permis qu'une balle viennoise l'effleurât. Radius avec son air bonhomme, infatigable et se dévouant sans cesse, jamais rebuté, un Breton de chez nous... (BOISLÈVE).

... Avant tout, les deux officiers dont vous me parlez sont

encore dans mon esprit l'image la plus frappante de l'abnégation, de la charité et du courage... (Adjudant DESPREZ).

Le lieutenant Collard que j'ai bien connu, puisque nous couchions côte à côte, était un jeune homme épatant, très énergique et très bon. Il avait certainement été élevé selon des règles extrêmement strictes quoique dans des conditions difficiles et plus que modestes, — il ne s'en cachait d'ailleurs pas. — Il abattait un travail considérable. S'il avait des opinions très arrêtées... il était très compréhensif et, en tant que St-Cyrien, avait la notion du devoir... (Jacques LÉVY, de Toulon).

Je pense bien souvent encore au camp de Méoullion, à tous ceux que j'y ai connus, aux officiers qui vivaient là et qui sont morts pour la France, Rouxel et Radius, Arniaud et Gérard...^(*) Dire ce qu'était Rouxel est aussi clair que lui-même. C'était un soldat de l'Eglise et de la France, totalement voué à cette mission qu'il jugeait non pas double mais unique car si la première des vertus chrétiennes est l'Amour, il prouvait que c'était aussi la plus grande des vertus militaires. Rouxel disait que cette concordance n'avait rien de paradoxal et qu'il y avait plus d'amour et de générosité dans le métier des armes que de haine froide ou vengeresse. Sa foi en son Dieu et en sa Patrie était totale. Elle guidait toute sa vie dans la même espérance et la même communion. Chef d'un maquis isolé, nanti des responsabilités les plus lourdes, le soleil levant était pour lui l'instant de la prière, puis du salut aux couleurs... Rouxel n'a jamais discuté les risques d'une mission. Mais lorsqu'elle lui paraissait trop périlleuse pour ses hommes, il l'effectuait lui-même puis revenait au camp, toujours simple et discret. Fatigué d'une longue marche mystérieuse et solitaire, il se couchait, ayant calmé le flottement né de son absence. Et le lendemain, premier levé comme toujours...

Voilà quel était le chef qui m'a reçu au sortir d'une prison allemande^(*), le chef que l'on disait être un bandit de grand che-

(*) Nous n'avons que peu de renseignements sur le lieutenant Gérard, devenu l'adjoint de Rouxel. Mais tous le donnent comme un camarade très sympathique. Il fut fusillé à Marseille, le 6 juin 1944, par la Gestapo.

(*) En prisonnier au Cherche-Midi pour avoir, à Paris, assisté à la représentation d'un film anglais, le lieutenant Ferry en sort « assez sérieusement éprouvé physiquement... ». Il gagne aussitôt le Midi. Accueilli par le

min; c'était un saint et un modèle de toutes les vertus. Si les garçons qui l'ont suivi ont été à l'honneur c'est parce qu'il restait leur exemple... Soldat, je lui dois cette émotion profonde d'avoir pu, chaque jour, en 1943, saluer mon drapeau; chrétien, je lui dois d'avoir retrouvé définitivement ma foi... (Lieutenant FERRY).

Un autre, en style télégraphique, a noté l'essentiel :

Radius, 23 ans, originaire de St-Brieuc^(*). Camarade de promotion de notre chef Rouxel. Très bon camarade, grand cœur, dévoué. Sentiments très élevés de religion. (SÉCHET).

Exigeants à l'heure du service, Rouxel et Radius savaient se faire aimer de leurs hommes en les aimant eux-mêmes, se montrant pour eux les meilleurs et les plus dévoués des camarades aux heures de détente. Austère, la vie certes l'était. Mais ce n'était pas une vie sans joie. Rien du système caserne. Une fois le travail accompli, une franche et saine gaieté reprenait tous ses droits. Rouxel — (Radius, quand il en avait loisir) — prenait part à ces veillées qui sont le charme de Méoullion; il les organisait même à l'occasion.

C'est le soir, après dîner, que nous passons notre meilleur temps de la journée. La veillée consiste à faire sauter des crêpes dans la poêle. Le maître dans cet art est, sans conteste, Sergent. Entre deux crêpes, chœurs, souvent à plusieurs voix, mais aussi toujours réussis. Nos principaux morceaux sont : Le Turco, Le roi Arthur, A la claire fontaine, Les conspirateurs.

L'arrivée de nouveaux camarades est ordinairement fêtée par une grande veillée. Ajoutons aussi, pour être complet, que l'organisation des loisirs comprend bridge, lectures variées, leçons d'anglais, alpinisme aussi naturellement.

Les livres venaient de partout. Mme la comtesse de Prunières en envoyait. Mais on en trouvait aussi chez Mme Bernard, aux Borels, dont l'une des filles est professeur de philosophie à Grenoble. Cette femme, qui a repris une vie toute simple de paysanne

lieutenant Tilly il est aiguillé par lui sur Méoullion. Quinze jours suffisent à Rouxel pour remettre daplomb son camarade.

(*) Non, les parents de Radius habitent Le Minihic-sur-Rance.

après tant d'années passées dans la grande cité américaine de San-Francisco, rendra plus d'un service aux jeunes du maquis, raccommodant les habits, remettant des fonds de culotte, repri-sant les chaussettes de ces grands garçons qui savent si bien faire des trous et des accrocs mais non les réparer. Au risque de sa vie, elle cachera aussi chez elle les tickets d'alimentation, les papiers personnels et même des effets militaires et des armes.

Il y avait aussi des fêtes patriotiques et religieuses qui ont laissé un souvenir marqué.

Le 17 octobre, grand branle-bas à Méoullion. Aujourd'hui nous devons recevoir un fanion des mains du capitaine X... (9). A son arrivée, celui-ci est reçu par le lieutenant qui lui présente les troupes. Nous avons revêtu l'uniforme touché la veille : culotte kaki, blouson de cuir avec écusson, béret. Le maniement des armes cloche un peu : nous sommes jeunes dans ce métier. Le lieutenant présente ensuite chaque soldat en particulier... Devant les hommes en carré, le drapeau tricolore monte lentement et l'étoffe claque au vent. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'émotion qui règne parmi nous de voir la France vivre encore, alors que le boche est installé dans la vallée. Après l'envoi des couleurs, le capitaine accroche à une baïonnette un fanion triangulaire, bleu foncé bordé de jaune : sur une face, la croix de Lorraine en blanc; sur l'autre, un edelweiss. Le même jour, au cours d'une même cérémonie, un fanion, de même dessin, mais d'une couleur différente, est remis au camp situé au-dessus du château des Borels. (10)

Avec le capitaine sont montés un douanier corse et d'autres

(9) Les jeunes ne connaissaient que le nom de leurs chefs directs. Et encore pas toujours. Ainsi pour le lieutenant Crabières. Pas un seul n'avait pu nous dire le vrai nom du lieutenant Colin. Ici nous pensons que le capitaine X est le colonel Daviron, car nous savons par ailleurs qu'en octobre 43 il remit des fanions à des maquis en pleine montagne.

— Tout le récit de cette fête est fait d'emprunts aux lettres du Breton Boislève et du Normand Yves Séchet.

(10) C'est sans doute ce jour-là (17 octobre) que je rencontrai Radius ou plutôt le revîs pour la première fois, car, après nous être dévisagés quelques instants, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, nous reconnaissant pour de vieux camarades. Nous avions fait notre 6^e ensemble au Cours St-Louis, dirigé par M. Gustave Daumas, rue de Mouceau, à Paris. C'était une grande joie pour deux Parisiens que de se retrouver et une grande fierté en même temps car l'on disait bien du mal des jeunes bourgeois que nous étions, mais notre commune présence prouvait que l'éducation reçue, les tendances de nos esprits, loin d'être veules ou erronées, nous faisaient nous rencontrer sur la même et juste voie... (Lt FERRY).

personnes. Tous sont en civil. Quelques-uns seulement restent à déjeuner... L'après-midi se passe à confectionner le superbe menu que nous offrons en dîner à notre ami Berger pour son anniversaire.

Ce soir-là, la fête va ballre son plein. Tout le monde a sorti sa spécialité culinaire. Il y a même un concours : il s'agit de créer une chanson originale pour notre camp. Je ne me souviens plus quelle était la récompense, sans doute une bouteille; la flotte étant la boisson ordinaire.

Boislève n'est sans doute pas grand fumeur et puis c'est un Breton. Boire de l'eau, quelle déchéance pour un Breton ! Le Séchet a meilleure mémoire sur ce point : *Il avait été décidé que le meilleur gagnerait un paquet de tabac. Que n'aurait-on pas fait pour un paquet de tabac !... La chanson suivante, sur l'air « Les moines de St-Bernardin », emporta la palme à l'unanimité :*

PREMIER COUPLET.

Nous voilà les gars, les gars de Méoullion (bis)
Il ne faut pas croire que nous nous languissons (bis)
Nous sommes réfractaires
Et pissons sur Hitler.
Voilà qui est bon et bon et bon.

Refrain.

Et voilà la vie, la vie, la vie, la vie chérie. Ah ! Ah !
Et voilà la vie qu'ici tous nous menons.
Et voilà la vie, la vie, la vie, la vie chérie. Ah ! Ah !
Et voilà la vie qu'ici tous nous aimons.

SECOND COUPLET.

Le matin dès l'aube, quand sonne le clairon (bis)
Sitôt de nos couches, nous déguerpiissons (bis)
Et sous un ciel d'azur
Nous respirons l'air pur.
Voilà qui est bon et bon et bon.

Suivaient encore cinq couplets. Cette chanson fut l'œuvre du Normand Simon, de son vrai nom Yves Séchet.

Mais, au milieu de la joie générale, on avait oublié quelqu'un. La pauvre délaissée devait en perdre la vie. (11)

(11) Voir l'épisode, page 29.

Il y eut aussi des fêtes religieuses et mieux, il y avait une atmosphère chrétienne dans ce camp. Le passer sous silence, ce serait à la fois mutiler l'histoire et faire injure aux chefs et à leurs hommes. Si tous n'étaient pas chrétiens, tous avaient le mutuel respect des convictions de chacun. Ni pharisaïsme ni respect humain. Ambiance chrétienne et respectueuse liberté.

Ces journées si bien remplies s'achevaient par une lecture d'Évangile, le chant du *Salve Regina* et la prière, dite en commun, face au Christ qui dominait la cheminée. *Cette prière en commun dans une chambrée de soldats était une chose normale et le rayonnement de Rouxel était tel que cela semblait tout naturel.* (Lⁱ TILLY). Le dimanche, les hommes qui le voulaient bien et les chefs descendaient dans la vallée pour assister à la messe. Tous étaient rasés de frais, portaient du linge frais. Ils descendaient joyeux et les enfants du village leur disaient : bonjour, soldats. *La messe était célébrée par l'abbé Robin. C'était une messe chantée où nos voix s'unissaient pour le Kyrie, le Gloria, le Credo, le Sanctus et l'Agnus Dei et un cantique en français à la fin de la messe.* (SÉCHET). Plusieurs avaient le courage de rester à jeun toute la matinée afin de s'unir davantage à leur Dieu en recevant l'Hostie sainte. Quelquefois c'était en semaine qu'ils descendaient pour venir communier. Avant de remonter là-haut, ils allaient déjeuner chez Madame Bernard qui les accueillait comme ses enfants ou bien au presbytère, avec l'abbé Robin, qui avait pour leur chef une amitié solide.

Avant de remonter à leur « pigeonier » ils chargeaient leurs sacs de provisions pour la semaine, pain, vin, légumes secs, et lentement, commençait l'ascension. Le lieutenant portait le sac comme ses hommes. *Je me souviens qu'un jour, au passage du torrent, je vis Rouxel s'arrêter et charger un gros caillou dans son sac. Comme je m'en étonnais il m'expliqua que, chaque fois qu'il remontait ce sentier, il s'entraînait à le faire avec un sac plus lourd que précédemment...* (Lⁱ FERRY).

De tels paroissiens méritaient quelques faveurs. Un prêtre, ami des jeunes, le R. P. Carlier, monta les voir plus d'une fois. Ils voulurent aussi avoir là-haut, dans leur pauvre camp, des fêtes religieuses. Le lieutenant Rouxel s'adresse donc un jour au frère de leur ami Pierre Poutrain, le curé de Saint-Jean, officier de réserve et résistant comme eux. La réponse fut la suivante :

... Vous vous êtes mis hors du monde pour vous tenir prêts à la bataille. Vous vous êtes coupés d'avec toute vie sociale, un peu à la manière du moine qui quitte tout pour servir Dieu. Vous ne redescendez pas dans la vallée pour aller au café, ni pour revoir votre fiancée... Par le fait même, vous vous êtes coupés de la vie religieuse normale. Mais Dieu a ses suppléances. Vous vous êtes engagés dans une voie d'énergie, d'héroïsme. Vous irez jusqu'au bout. Quand vous le pouvez, venez ici. Je ne monte pas là-haut...

Le prêtre qui donnait cette réponse savait que le destinataire était capable de la comprendre. Mais ni l'un ni l'autre ne pensaient qu'ils auraient à trouver ces *suppléances* dans ces enfers nazis où l'accomplissement d'un geste religieux pouvait entraîner — et de fait entraîna — la peine de mort. ⁽¹²⁾

Pour le moment, le jeune chef pense à la déception de ses hommes qui ne comprendraient pas et il décide de s'adresser à d'autres.

Et ce fut le Père Carlier qui monta une fois de plus. Il y avait eu sans doute une fête à Méoullion avec grand concours de peuple. Les jeunes y avaient pris part et le chant de leur voix graves répondait aux chants d'une Compagnie de Guides grenobloises. Mais la fête dont parlent leurs lettres est plus intime. Ce fut la bénédiction de leur fanion par le Père Carlier au cours d'une messe en plein air, le 20 octobre.

Un autel rustique fait de troncs de mélèzes avait été dressé au petit jour entre deux chalets. A la messe, servie par un étudiant en Sorbonne, Baraduc, tout le camp assiste, même les indifférents. Entre les assistants et le prêtre, deux faisceaux soutiennent un fusil à l'horizontale. A la baïonnette du fusil pend le nouveau fanion que l'on va bénir. Cette messe impressionna le camp tant par sa simplicité que par le recueillement de tous. Si l'émotion était grande, le froid ne l'était pas moins et l'un des assistants, saisi par le froid ou l'émotion ou les deux, dut rentrer dans le chalet.

⁽¹²⁾ L'abbé Poutrain nous a dit avoir vu plusieurs fois le lieutenant Rouxel venir communier à Saint-Jean et se montrer très heureux de parler avec un prêtre. « J'étais très frappé par la limpidité de son regard, la fermeté de son caractère. C'était un jeune homme qui, à première vue, impressionnait ». Son frère Pierre avait en très haute estime les chefs du maquis de Méoullion. Ce maquis, lui disait-il, était vraiment un foyer de spiritualité, de très haute tenue morale.

Après l'attaque allemande du 13 novembre 43, la décision prise par les chefs de l'O.R.A. d'abandonner au moins provisoirement la vallée de Champoléon allait mettre fin à l'existence du camp de Méoullion. Certains hommes se verront confier des missions en d'autres régions; d'autres se verront envoyés en permission. Mais tous ceux qui le pourront chercheront à se regrouper auprès de leurs chefs Radius et Rouxel. Fait digne d'être noté, dans les longues relations que plusieurs nous ont adressées sur leur vie de maquis dans les Alpes, les trois quarts des pages sont consacrées à ce maquis de Méoullion dont ils disent tous leur regret et leur nostalgie.

●

ÉPISODES

★

Une Ballade en Montagne

Un jour, début novembre 43, le lieutenant Roland et le lieutenant Gérard, un grand jeune homme blond, très sympathique, nouvellement arrivé, décident une promenade en montagne et demandent deux volontaires. Estève et moi, nous nous proposons. Et nous voici partis après le repas de midi.

Nous montions, nous montions toujours. Aussi quand nous avons décidé de redescendre au camp, la nuit commençait à venir. Bientôt des nuages s'amoncellent, une pluie diluvienne s'abat brusquement sur nous et c'est l'obscurité soudaine et totale.

N'osant plus avancer par crainte d'une chute dans un ravin, nous nous asseyons les uns contre les autres, espérant une éclaircie qui nous permettrait de reprendre notre chemin. Espoir vain. La nuit se fait de plus en plus complète. Même assis les uns près des autres nous ne pouvions plus nous distinguer.

Et c'est alors que commencent nos souffrances. Je n'exagère pas en disant souffrances. Ce mot est exact. Nous étions tous quatre tête nue et nous portions pour tous vêtements, un pantalon, une chemisette, des espadrilles.

La pluie cessa. Mais la bise aigre des montagnes se mit à souffler. Ce fut terrible. Je souhaite de tout mon cœur que personne ne passe une pareille nuit. Nous étions transis, claquant des dents, ne pouvant plus bouger.

Tout à coup, nous perçumes, lointains, des sons de cloche. Nous reconnûmes la cloche de Méoullion. C'étaient les copains qui nous appelaient. Unissant nos voix, nous nous mimas à crier. Peine perdue. -Pauvres petites voix dans la tempête.

Là, Rouxel (Rolland) montra encore une fois qu'il était un bon chef. Il essayait de nous reconforter par de douces paroles, nous encourageant à tenir bon, à persévérer. Pour distraire les amis, je leur chantais des chansons de Marseille, je leur contais des histoires du Midi. A la fin, nous ne pouvions plus parler. Le lieutenant Gérard était très mal. J'eus l'impression qu'il se sentait mourir. Avec Rouxel et Estève, nous lui tapions à mains plates dans le dos et sur le visage. Je crus moi-même que cette nuit serait la dernière et, l'ayant vécue, je me demande par moments si je ne l'ai pas lue dans un roman.

Enfin le jour commença à poindre. Nous distinguions assez pour marcher mais il nous fallut faire de gros efforts pour nous lever. Il y avait neuf heures que nous étions là, assis au même endroit. Neuf heures de souffrances. Enfin, nous voici debouts et, ô ironie du sort ! à quelques mètres de là, nous voyons une grotte qui nous aurait très bien abrités et, plus bas, le chemin du camp.

Nos amis attendaient avec anxiété. Les braves copains ! Ils n'avaient pas dormi de toute la nuit, effectuant des patrouilles, hélas, sans résultat.

Que vous dire de plus si ce n'est que de cette nuit affreuse aucun ne fut malade, pas même enrhumé. Mais je vous garantis que toute ma vie, je me souviendrai de cette nuit-là.

Grimaldi (REYNÉREAU).

Une Expédition.

Un jour de septembre arrive un ordre que rien n'a fait prévoir. Préparez vos sacs : on part. Les hommes s'interrogent : Dis-donc, tu sais où l'on va ? Non. Le lieutenant dit le savoir et ça suffit.

Autre surprise. Une fois descendus aux Borels, nos maquisards constatent que le groupe du lieutenant Vollaire est aussi descendu des Tourronds. Une camionnette les attend. Tous s'embarquent et se serrent les uns contre les autres. En route pour Ancelle. On débarque et l'on repart à pied cette fois.

La colonne remonte le torrent de Rouanne, s'enfonce au cœur de la montagne, atteint le col de la Coupa (2330 m), longe le flanc nord de Chabrières et redescend sur Savines par la vallée de Réal-lon. Il se fait tard. Pour ne pas éveiller l'attention des Italiens qui occupent Savines, on passe par petits groupes et les Transalpins ne demandent rien. Ils demanderaient plutôt la route de l'Italie car ils sont à la veille de tourner casaque.

Enfin le terme de cette longue marche est atteint : ce sont les bois de Pontis, au pied du Morgon; le but de l'expédition est aussi dévoilé : attendre un parachutage.

Les jours se passent, l'Italie capitule, les Italiens se débandent, la pluie tombe sans arrêt mais les avions ne viennent pas. Les provisions se sont épuisées et la faim chasse le loup du bois.

Quelques jeunes avec le lieutenant Rouxel vont à l'Adroit-Pontis. Ils font tout le village mais ne trouvent que des visages hostiles et fermés. On ne veut rien leur vendre. Madame Tiran elle-même, les prenant pour des estivants douteux, leur répond qu'elle n'a rien. Une voisine lui dit : « Tu as vu ? ils viennent de la montagne; ce doit être des réfractaires ». Madame Tiran rappelle alors les jeunes gens, les interroge et, sur leur réponse affirmative, elle leur donne à manger. Une autre famille aussi, M. et Mme Coucy va les aider de son mieux. Ces deux familles donneront tout ce qu'elles pourront. Nos réfractaires ne l'ont jamais oublié. Grimaldi, terminant le récit de cette expédition, écrit : M. et Mme Coucy et la famille Tiran nous ont rendu d'immenses services pendant tout le temps que nous avons passé là-bas. Madame Tiran avait deux garçons. Tous les deux, elle les donne à la France. L'aîné, maquisard en Auvergne, dénoncé, arrêté, déporté, meurt à Bergen-Belsen. Le second, Maurice, est tué au combat de Savines, le 26 juillet 44.

Au bout de huit jours, le groupe ne voyant tomber du ciel que la pluie, dut prendre le chemin du retour. Il n'était pas pour

autant au bout de ses peines. Le torrent d'Ancelle, que l'on avait franchi à gué pour l'aller, avait été, depuis, grossi par les pluies incessantes. Il fallut abattre un sapin en travers du torrent et passer, tant bien que mal, sur ce pont improvisé et fléchissant.

Une Histoire de Vaches.

C'est ce soir-là (17 oct. 43) que notre bonne vache, oubliée dans la joie générale, va tomber dans le torrent. Après des recherches qui restent vaines pendant trois jours, nous finissons par la retrouver dans le torrent, gonflée comme une outre, perdue à tout jamais. On ne pourra pas même en tirer un bif...

Quelques jours plus tard, au retour d'une promenade, désireux de revoir l'endroit où périt notre pauvre vache, nous constatons que son cadavre a été déplacé. En cherchant nous le trouvons, mais, à bien l'examiner, il nous semble qu'il a fort désenflé et que son pelage n'a point la même couleur. Il faut aller voir de plus près ce prodige. Descente dans le lit du torrent de Méoullion, fort encaissé à cet endroit.

Parvenus au fond, nous nous apercevons que c'est une autre vache qui vient de tomber de la falaise, il y a quelques heures. Elle est encore presque chaude. Quelle aubaine. Aussitôt de la dépecer dans le lit même du torrent et de remonter péniblement jusqu'au chalet.

Pendant huit jours nous mangerons de la vache à tous les repas, à toutes les sauces. Elle sera salée, fumée, rôtie, rien n'y fera : nous n'en viendrons point à bout.

Botrel (BOISLÈVE).

Une Liaison.

... Lannemèze ne savait pas exactement où se trouvait Méoullion, le camp du Lieutenant Rouxel. Il me demanda d'aller reprendre contact avec lui en passant par Ancelle. J'avais, à cet effet, un mot de passe avec un membre du camp de Jeunesse et Montagne pour me faire reconnaître.

Arrivé à Gap par le train, ne connaissant pas la région, je pris le car qui, d'après la carte, me rapprochait le plus d'Ancelle et le quittai au col Bayard, et poursuivis ma route à pied.

Je pensais trouver Rouxel à proximité d'Ancelle où j'arrivai à la nuit tombante. La première personne que je rencontrai fut un grand jeune homme en culottes courtes. Il s'avança vers moi avec un large sourire. « Tu ne me reconnais pas ? » C'était Radius. L'air de la montagne, le soleil l'avaient bronzé et je m'attendais si peu à le revoir dans ce coin perdu. J'étais fatigué, j'avais déjà fait quelques lieues à pied. Il m'accueillit très gentiment et me fit donner un grand bol de lait. Après les premières effusions, il me dit que Rouxel n'était pas du tout à Ancelle. Il me donna des indications sur la route à suivre, l'adresse d'un hôtelier de Champoléon et surtout me procura une bicyclette.

Péniblement je parvins jusqu'à Champoléon, dans la sinistre vallée du Drac, en pleine nuit. Il y avait un peu de lune, heureusement. L'hôtellerie fut vite trouvée mais on n'avait pas hâte de m'ouvrir. Derrière une vitre, une figure me dévisagea très méfiante. Sans même ouvrir, on me dit de passer derrière l'église et de monter par la gorge dans la vallée de Méoullion, qu'il n'y avait qu'un sentier et qu'on ne pouvait se tromper. Derrière l'église, il y avait évidemment deux chemins; je pris celui qui semblait monter et bientôt sur un chemin imaginaire (tout au moins, de nuit) je commençais mon ascension vers le camp. Il ne faisait pas froid, heureusement. Le torrent grondait dans une gorge qui me semblait fantastique. En sortant de ce défilé, le chemin se mit à faire des lacets dans la montagne. Je n'avais aucune idée de la distance à parcourir et le temps, de nuit, ne passe pas vite. Certain de m'être trompé je fus sur le point de redescendre ou même de coucher sur place en attendant le jour, ne voulant pas m'égarer encore davantage, quand j'aperçus la petite lumière chère au Petit Poucet. J'arrivai bientôt, après avoir enjambé une cascade, sur l'emplacement du camp de Rouxel, camp remarquablement situé dans un cadre grandiose et vraiment difficile à atteindre.

Deux maisons, celle du berger. Un gros chien faillit me renverser. Le berger, méfiant, vint me dévisager. Quand la confiance fut établie, il m'indiqua un petit bâtiment bas, à 25 mètres.

Mon entrée fut saluée par des ronflements sonores venant des quatre pièces qui, de part et d'autre du couloir central, abritaient Rouxel et une dizaine de maquisards. Je poussai à tout hasard

la porte du fond à gauche, secouai une épaule. Une lumière électrique fut braquée sur ma figure. J'étais venu droit à Rouxel.

Jean-Bernard était suffoqué de me voir arriver chez lui à pareille heure (il était 2 h. du matin). Mais quelle joie pour l'un et pour l'autre de nous revoir ! Après les accolades d'usage, nous avons fait le point sur la situation de son camp... Rouxel était en très grande forme, ravi de ses nouvelles fonctions de chef, très conscient de ses responsabilités. Son camp marchait parfaitement bien. Il avait des amis très sûrs à Champoléon. Le recrutement était excellent. Il avait déjà commencé l'instruction militaire. Seul le ravitaillement lui causait quelque souci car Coco, le mulet subtilisé à Jeunesse et Montagne, devait faire, dans la nuit, avec ses convoyeurs, les 36 kilomètres aller et retour qui séparaient Méoullion d'Ancelle... Rouxel n'avait pas d'armes encore mais il comprenait bien qu'il ne fallait pas être trop exigeant en ces débuts. Dans l'ensemble, sa nouvelle vie ne lui laissait que des joies malgré les difficultés diverses qu'il me cachait. C'était la belle saison et il appréhendait fort l'hiver qui le bloquerait dans son pigeonnier. Comment serait alors assuré le ravitaillement ? Il avait déjà prévu un local à Champoléon même mais la sûreté y perdrait et il aurait certainement moins son monde en main. Il agissait en chef prévoyant et faisait des projets à longue échéance. La présence de deux camarades de promotion, les lieutenants Vollaire et Arniaud aux Tourronds de l'autre côté de la vallée, au pied du Vieux Chaillol lui était un encouragement mais à Méoullion même il était seul.

Je lui promis d'intervenir auprès de Lannemèze pour lui donner mille francs par homme et par mois, pour lui amener un ou plusieurs camarades officiers, lui gonfler son effectif et enfin de voir comment pouvait se résoudre la question de l'armement.

Je devais repartir prendre le car Orcières-Gap à 6 h. afin de rendre compte de ma mission à Marseille au plus vite. Jean-Bernard tint à m'accompagner jusqu'au pont des Corbières. J'ai senti alors combien c'était un camarade exquis et toute la joie que lui avait causée notre rencontre...

Je suis monté à Méoullion une troisième fois, pour faire mes adieux à Rouxel que je ne devais plus voir et pour l'assurer que l'on pensait toujours à lui malgré le changement de patron.

Nous en profitâmes pour faire l'ascension d'une montagne qui sépare Méoullion d'Orcières. Il y avait, près d'un col, un petit lac (alt. 2400^m). On était en septembre et le temps commençait déjà à fraîchir; malgré tout, le soleil était encore ardent. Je reverrai toujours Rouxel se déshabiller calmement, sans forfanterie et se jeter à l'eau. Il y resta peu de temps et en sortit en disant simplement : Elle est froide. Deux autres essayèrent mais ils restèrent bien moins longtemps encore et sortirent en glapissant. J'ai senti alors comme était forte l'emprise de Rouxel sur ses hommes, comme il en était aimé et comme, par l'exemple qu'il leur donnait, il aurait pu tout exiger d'eux.

J'ai rarement vu un tel prestige naturel et un tel rayonnement.

(Lieutenant TILLY).

Une Anecdote...

L'abbé Richard, l'alter ego, demandait un jour un renseignement sur les maquis de Méoullion à l'huissier de la Préfecture. Un homme, qui se trouvait là, écoute puis se mêle à la conversation. « Monsieur le curé, dit-il, vous pourriez trouver les renseignements que vous cherchez dans les Cahiers de *Maquisards et Gestapo* ». Et l'abbé de remercier avec un sourire pour le bon conseil et de répondre cependant : « J'ai lu à peu près toute la collection mais ce que je cherche aujourd'hui n'y est certainement pas. ». On ne pourrait aujourd'hui en dire autant.

Le 13 Novembre 1943 à Champoléon

Un homme averti en vaut deux, dit-on couramment. Pas toujours, malheureusement. Que d'imprudences regrettées trop tard ! Les maquis de Champoléon, du moins, surent ne pas négliger les avis reçus et purent ainsi échapper sans pertes à l'attaque du 13 novembre 43.

Les Allemands ne pouvaient pas ne pas venir : le « renard » les avait précédés. Le premier Cahier de *Maquisards et Gestapo* a dit (p. 42) comme il s'était introduit dans la vallée et comme il avait réussi à gagner la confiance d'un maquis, celui des Tourronds. La confiance ne fut point générale cependant et les paysans, qu'un vieux proverbe dit méfiants, eurent le nez creux. « *Grasset, nous dit Madame Bernard, est venu en soutane (1) à Champoléon. Il se disait malade et désirait passer quelque temps ici pour se reposer. M. le curé n'avait guère confiance. Quant aux gens, ils étaient franchement mis en défiance par l'attitude de Grasset qu'ils voyaient en train d'observer le pays et de prendre des notes. Aussi personne ne voulut lui donner l'hospitalité. Il faut noter qu'un autre espion était aussi venu dans le Haut-Champsaur. Le milicien Delacroix était allé à Orcières.*

Dans les premiers jours de novembre, le capitaine Frison avertit Champoléon que quelque chose se prépare contre Méouillon. Il ne pouvait à cette époque être question d'une résistance par les

(1) Rappelons que jamais l'autorité ecclésiastique n'a permis à Grasset, pendant le mois qu'il a passé comme malade à St-Camille, de se procurer une soutane ni d'en porter une. Il s'est affublé d'une soutane deux mois plus tard, étant alors au service de la Gestapo. Qu'il porte dès lors la veste de cuir du maquisard, la soutane ou l'uniforme d'officier allemand, c'est toujours un Judas.

armes à une attaque massive. « Cet acte aurait fait peut-être l'objet d'un compte rendu flatteur mais il aurait été gratuit ». Mieux valait garder les hommes et les armes pour d'autres occasions. Les deux maquis organisés par l'O.R.A. vont donc se replier sur d'autres points. Les Garnauds, le camp de Pierre Poutrain, le plus exposé, semble-t-il, puisqu'il se trouve à l'entrée de la vallée, se retire sur Les Veyrettes (la carte porte Le Veyret). Le maquis des Tourronds est évacué à l'aide d'une camionnette, rigoureusement fermée, vers St-Firmin en Valgaudemar. Le maquis de Méouillon a transporté ses pénates, à travers la montagne enneigée, aux Merlettes (altitude 1875 m), groupe de chalets au-dessus des Veyers d'Orcières. Le brave Coco aide au déménagement. Et, depuis l'alerte, une sentinelle avancée veille, la nuit, à un kilomètre du campement.

Au soir du vendredi 12 novembre 43, il ne reste absolument plus rien à Méouillon, rien que cet avis ironique tracé à la craie sur la porte : Vous arrivez trop tard. Quatre hommes de Méouillon, dont Botrel, n'ayant pas le temps, ce soir-là, de regagner Les Merlettes, descendent pour la nuit aux Borels.

Centre et cœur de la vallée, le hameau de l'église était aussi pour les maquis un magasin d'armes et de ravitaillement. Jacques Lévy et l'abbé Robin étaient pour ainsi dire les magasiniers. Sans parler des armes et du matériel que l'on répartissait le plus rapidement possible afin de réduire les risques, des tonnes de grain se trouvaient habituellement aux étages de la cure.

L'alerte donnée, le lieutenant Collard et Jackie s'occupent d'abord des armes et du matériel. Il faut vider la maison Giraud. Effets et munitions sont déposés provisoirement chez Madame Bernard. Les armes, une partie est cachée dans les grottes de la montagne, d'autres, mises dans des caisses, sont enterrées au bord du Drac. On utilise aussi les cachettes habituelles près du Pont des Corbières. Il en reste encore. On va les mettre en vrac (fusils, F.M. et mitrailleuses) dans une vieille maison abandonnée, appartenant à la mère Virginie. Tardivement, les hommes — ils sont une dizaine en tout — se couchent fatigués. L'un d'entre eux reste de garde. Et la nuit se passe.

Et voici qu'avant le jour un grondement de moteurs emplît la vallée : ce sont les Allemands.

Des camions s'arrêtent à la première maison, quelques centaines de mètres après le pont des Corbières (2). Les conducteurs ont vu la plaque indicatrice : Les Eyrauds; ils craignent sans doute de se tromper. Ils frappent à la porte de la famille Lauzier où l'on ne dort guère cette nuit-là. N'a-t-on pas déjà, la nuit, vers 3 heures du matin, entendu passer tout un groupe d'hommes, amis ou ennemis, on ne sait. Cette fois-ci, ce sont bien les boches. « Est-ce loin Champoléon ? » — « Oui, à trois kilomètres ». La colonne repart. D'autres camions, restés aux Corbières, vont passer un peu plus tard. Or des maquisards sont couchés dans la grange, à deux pas, de l'autre côté de la route. On réveille avec peine ces incroyables. Puis Madame Lauzier envoie sa fille Marie prévenir d'autres maquisards, de l'autre côté du Drac, au Clapier.

Tandis que la colonne file sur Les Borels, un coup de téléphone la devance. Il existait entre Les Garnauds et Les Borels une ligne dont l'ennemi ignorait l'existence. Madame Galleron téléphone à Madame Bernard : Les boches ! (3)

Sans même prendre le temps se s'habiller, en chemise de nuit, Madame Bernard court frapper à la cure et à la maison Giraud où Jackie est de garde. Les hommes (quelques-uns, il est vrai, sont recrus de fatigue et il y a des malades) semblent moins pressés. On bourre les sacs, on ne veut rien laisser trainer. Le lieutenant Collard cache les revolvers, estimant qu'il sera moins dangereux pour ses hommes, s'ils sont pris, d'être sans armes. Le Gall et Jean Maillet cachent des fusils dans un pétrin.

Quand ils sont enfin prêts, l'encerclement du village est commencé. De la colonne, une dizaine de voitures dont cinq ou six gros camions, les soldats s'avancent directement à travers la prairie sur l'église et la maison Giraud; d'autres coupent déjà vers le torrent de Méouillon. On voit bien qu'ils ne vont pas au hasard. Dans

(2) Aujourd'hui, dans le rocher, en face du pont, une plaque de marbre porte cette inscription : « A la Mémoire de Pierre Poutrain, de St-Omer, Pas-de-Calais. Antimoteur de la Résistance dans ces vallées, fusillé à Gap, le 19 juin 44, à l'âge de 36 ans. « Pour moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert ». S. Luc, XXII ».

(3) Un rapport de gendarmerie, dont nous avons pris connaissance, dit : Le chef Jouaville et le gendarme Robin, de la Brigade de Pont-du-Fossé, réveillés par l'arrivée des Allemands, partent en moto, sous couvert d'effectuer une ronde de nuit, pour avertir les maquis du Haut-Drac.

le demi-jour, ils aperçoivent des hommes qui se défilent, lourdement chargés, derrière le cimetière, en direction du Rochas.

Brutalement les maquisards, avant d'avoir atteint le torrent, se trouvent à découvert, à 80 mètres des chasseurs. Halt ! crie un officier allemand qui brandit son revolver. Halt ! halt ! Coudes au corps, le dos courbé, les autres n'en filent que plus vite.

Et voici le baptême du feu à volonté. Mais les boches sont mal réveillés ce matin. Le lit du torrent arrive à point pour nous éviter ce brave fusil-mitrailleur qui se mettait en batterie. Serrés de près, nous recevons l'ordre de nous diviser en petits groupes et de larguer ⁽⁴⁾ les sacs.

Le lieutenant Collard et Jacques Lévy, qui ferment la marche, voient les feuilles des arbustes, hachées par les projectiles, pleuvoir autour d'eux. Toute la journée va se passer à jouer à cache-cache, sur les flancs de la montagne, avec les patrouilles allemandes. Finalement les uns et les autres prennent de la hauteur et, se dissimulant dans les replis des alpages, ils peuvent observer, en soufflant un peu, les mouvements des chasseurs déroutés, voir descendre la colonne qui revient de Méoullion mais aussi regarder avec inquiétude cette voiture de la Gestapo arrêtée devant la cure. Qué devenait leur ami, l'abbé Robin ?

Théoriquement, l'abbé Robin n'était pour rien dans tout ce qui se passait. Il n'était donc pas parti. Mais la Gestapo savait à quoi s'en tenir et pénètre chez lui. L'abbé est seul et dans les chambres, il y a trois lits défaits et pas encore refroidis. Qui a couché là ? Les partisans ? L'abbé raconte une invraisemblable histoire, dit qu'étant indisposé et très nerveux il a besoin alternativement d'un lit chaud et d'un lit froid. Les policiers ne savent trop que penser. Mais il y a l'énorme tas de blé. « Ah ! ah ! provisions pour les partisans. » — « Pas du tout, c'est la collecte en nature pour les séminaires. » Il y a des pièces d'identité du maquis, des cartes de pain clandestines, la chanson du maquis en 50 ou 100 exem-

(4) Emprunté au langage des marins, ce terme, à lui seul, rappelle que Bolsève est un Breton.

« Un de nos camarades, Le Gall, était dans la maison de la mère Virginie en train de cacher les dernières armes quand les Allemands firent irruption devant la cure, à proximité. Il se sauva par miracle ». (Jacques Lévy).

plaires, d'autres documents compromettants. Dans leur mauvaise humeur, les Allemands, au lieu de trier avec soin les papiers accumulés sur le bureau, ont tout jeté par terre et piétinent les documents sur lesquels ils voudraient tant mettre la main. Et les armes ? Il y en a en différents endroits. Schmidt les frôle, s'arrête devant une vieille armoire qui en est pleine et ne l'ouvre pas. La veille, une des filles de Madame Bernard allant sonner la cloche, vit que l'armoire trop pleine laissait dégorger son contenu et elle remit quelques crosses en place. Un plancher en mauvais état cède sous les pas de Schmidt. « Faites pas attention, dit le curé, c'est vieux, c'est pourri ». Le conseil a de la saveur quand on sait ce que la Résistance avait caché dessous.

Il y avait, aux Borels, un docteur israélite, de Paris, avec sa famille, le docteur Mérovici. Ses faux papiers, au nom du docteur Maurin, n'éveillent point les soupçons. Le garde Chevalier est menacé. On veut le faire parler mais il reste muet. Toute la journée il sera ainsi que le curé considéré comme otage. Interrogés, les habitants feignent tous l'ignorance : « Nous, on s'occupe pas des affaires des autres ». Pas une arme n'est découverte. Le seul butin de la journée, ce seront les huit sacs abandonnés et la camionnette du maquis.

Les deux groupes qui sont allés à Méoullion sont encore moins heureux. L'opération était pourtant bien préparée et supposait des renseignements donnés par des gens connaissant bien ce pays. Une colonne en effet fait le tour par Orcières, franchit les crêtes et redescend sur Méoullion qu'elle prend ainsi à revers. Une autre colonne remonte le torrent, précédée par des coups de mortier tirés des Borels même, sur Méoullion. Une fois les lacets gravés, le groupe constate l'inefficacité du tir. Pas un chalet atteint. Pourtant ces murs silencieux ne disent rien qui vaille. A 500 m., les F.M. entrent en action. Pas de réaction. Le groupe approche encore et lance des grenades. Toujours rien. Alors, mitraillettes sous le bras cette fois, les soldats pénètrent dans le hameau. C'est ce qu'on appelle « faire chou blanc ».

Ont-ils su lire l'inscription : Vous arrivez trop tard ? Toujours est-il qu'ils manifestent leur mauvaise humeur en incendiant les chalets, sauf un.

A supposer que, mieux renseignés, ils aient ce jour-là poussé

jusqu'aux Merlettes, le résultat eût été le même. Le lieutenant Roland avait pris soin, connaissant l'attaque, d'emmenant tous ses hommes dans les bois. Une photo les montre allongés sous les pins, tranquilles et souriants autour de Jean-Bernard.

Aux Tourronds, même insuccès, même manifestation de rage impuissante : les châlets sont incendiés, à distance, avec les mortiers. Aux Borels même, avant de se retirer, les Allemands mettent à sac la maison Giraud et s'amuse à en crever les plafonds à coups de grenades.

En résumé, l'opération si bien conduite avec camions, mortiers, mitrailleuses et 4 ou 500 soldats se borne à quelques châlets incendiés, au vol de huit sacs et d'une camionnette. Il n'en fut pas de même malheureusement pour St-Jean-Montorcier. Mais alors nous ne sommes plus dans la vallée de Champoléon.

Les Allemands partis, le lieutenant Radius et Jacques Lévy, qui ont eu pour tout repas un pain d'un kilog, redescendent sur les Borels, après avoir pris contact, dans les bois, avec le lieutenant Roland et ses hommes.

Tous deux, aidés par Paul Champsaur, l'instituteur, s'emploient à mieux cacher certains lots d'armes et de matériel. Ils débarrassent Mme Bernard des effets militaires. Une meule de foin, aux Garnauds, sera la nouvelle cachette. Seul, de tout le quartier, ce poste semble être demeuré inconnu des Allemands. On n'oublie pas les hommes dispersés depuis le matin dans la montagne. Regroupés, ravitaillés en légumes secs, ils s'en iront, malgré la neige, coucher en des châlets à 2.000 m d'altitude.

Pendant quelques journées encore, le camp de Méoullion va vivre dans cinq châlets des Merlettes prêtés bénévolement. Mais l'autorité militaire supérieure décide d'abandonner la vallée de Champoléon et de renvoyer provisoirement les jeunes. Rouxel et Radius s'inclinent devant la décision prise. Eux-mêmes, suivant le conseil qui leur en est donné, vont gagner leur Bretagne pour quelques jours.

*Faut-il nous quitter sans espoir, sans espoir de retour,
Faut-il nous quitter sans espoir de nous revoir un jour ?
Ce n'est qu'un au revoir, mes frères, ce n'est qu'un au revoir.*

Le 13 Novembre 1943

à St-Jean-Montorcier

★

La publication de l'article sur l'arrestation de M. l'abbé Poutrain (9^e Cahier) nous a valu deux lettres : l'une de Vienne (Isère), l'autre de Suisse.

LETTRE DE Mlle B...

... L'Ecole ménagère, installée au Châlet Montjoie, était située sur le versant de la colline qui cachait Prégentil.

Nous avons été gardées très étroitement à l'intérieur de la maison, de 6 h. du matin à 4 h. du soir. Arrivés à 6 h. précises au Châlet Montjoie, les soldats sont montés dans les dortoirs, ont fait sortir les élèves des lits, leur ont permis de s'habiller hâtivement et les ont gardées deux heures dans la chambre de la Responsable avec les trois monitrices du Centre. Pendant que les sentinelles nous surveillaient, des soldats fouillaient toutes les pièces. Ils se sont fait précéder d'une monitrice pour inspecter la grange et le grenier dont ils ont fait sauter la porte. A 8 h., ils ont donné aux jeunes filles la permission de déjeuner. Durant la matinée, continuant leurs perquisitions, ils ont découvert les pantalons des jeunes gens de Prégentil qui avaient été réparés par les élèves.

L'officier de la Gestapo est venu à 10 h. pour l'interrogatoire, persuadé que la maison cachait des jeunes gens. La Responsable et la Monitrice de couture ont pu lui faire admettre que ces pantalons étaient ceux des cultivateurs que les élèves réparaient... L'officier s'est retiré.

Jusqu'à 4 h., nous avons été bloquées sans soupçonner les arrestations qu'ils effectuaient à Prégentil.

Le matin, à 5 h., dès l'arrivée des Allemands au village, quelqu'un a pu se rendre à Prégentil pour prévenir les jeunes. Ceux-ci, croyant à une fausse alerte, comme cela souvent arrivait, n'ont pas bougé. Les soldats ont pu entourer la maison et les encercler. Deux se sont enfuis; ils ont été blessés à la main, rattrapés, emmenés avec leurs camarades. Les soldats ont aussi trouvé les photos des Alsaciens en uniformes allemands.

Personne n'a pu approcher de Prégentil dans la journée... Le soir, le grand départ s'est effectué sur la place au milieu de l'angoisse, de la tristesse des gens voyant partir M. l'abbé Poutrain avec son vicaire et ses jeunes. M. Poutrain a dit seulement : Je suis victime d'être le frère de Monsieur Pierre...

RELATION DE LOUIS MARTIN,

arrêté à Prégentil, déporté à Mauthausen.

Il était environ 6 h. Froide et sans étoiles, la nuit s'achevait. Pendant de longues heures, elle avait travaillé à déposer son givre sur les branches des arbres qui chaque matin paraissaient tout en fleurs. La gelée blanche couvrait la terre, le thermomètre descendait au-dessous de zéro. Aussi personne ne songeait à se lever tôt.

De grands coups ébranlent soudain la porte du vestibule et nous réveillent presque tous. A part les plus paresseux encore endormis, nous nous dressons sur nos lits, nous demandant, surpris, ce que signifie ce tapage.

Notre chef, M. Demontis, qui couche au rez-de-chaussée avec sa femme, se lève immédiatement, pour recevoir ce visiteur nocturne, un gendarme de Pont-du-Fossé.

La première minute d'émotion passée, la gaieté est revenue dans les chambres mais pour un instant seulement. Notre chef monte, il ne rit pas. « Debout, rous dit-il, les boches sont là qui montent. Dépêchez-vous de partir, vous surtout les Alsaciens et les Lorrains. Prenez vos armes et cachez-vous dans la montagne. Silence là-dedans. Les autres peuvent rester. Nous ne craignons pas grand'chose : nous n'avons pas d'armes. »

J'allais me recoucher quand un de mes copains, Jean Allamano, de Gap, me dit : « Viens. Nous allons un peu voir ce qui se passe en bas. » Tous deux nous descendons. Dehors les arbres qui frissonnaient sous le vent. Rien ne semblait troubler la paix sereine de la nuit.

Que faire ? Où aller ? Si les Allemands étaient là comme le gendarme l'avait dit, il ne servirait à rien de partir. Aussi nous remontons nous coucher. Beaucoup avaient fait de même et causaient, laissant éclairées les lampes et les rideaux non fermés. Sitôt rentré, mon camarade se recouche. Moi, je n'en avais guère envie. J'enfile ma veste et je descends jusqu'aux premières maisons du village. Je ne remarque rien et je rentre.

A mon retour, je trouve un camarade dans la cour. Il me demande d'où je viens et je lui raconte que je suis allé jusqu'au moulin et que je n'ai rien vu.

Tous deux nous remontons au dortoir et je me couche ainsi que Jean Allamano, Emile Reybaud et Jean Roussel.

Il y avait dix minutes que nous étions dans les draps que des cris rauques nous font sursauter. Plus de doute cette fois, les boches sont là. Ils ont attendu que le jour se lève un peu pour nous surprendre. Dans la cour, les soldats vont de tous côtés en criant. Ils ont la mitrailleuse au poing. Ils entrent dans la maison, pénètrent dans les pièces du rez-de-chaussée. Deux soldats montent l'escalier. Sur le palier, ils font sauter à coups de crosse, la porte d'une pièce vide, en face de notre dortoir. Puis c'est notre tour. La porte n'était pas fermée. Au premier coup, elle s'ouvre toute grande. Les soldats en restent surpris quelques secondes, étonnés de se trouver en face de jeunes garçons dans leurs lits. Voyant que nous ne sommes pas dangereux, ils entrent et à coups de pieds, à coups de crosse nous sortent des lits. Ils nous font aligner face au mur pendant qu'ils fouillent la pièce. Quand ils ont terminé, ils nous poussent dehors et nous dégringolons quatre à quatre l'escalier.

Nous retrouvons en bas les copains, que les Allemands ont ramassé dehors, et tous nous prenons place contre le mur dans une rangée qui s'allonge sans

cesse. Il y a des boches de tous les côtés, dans les caves, dans l'atelier, dans tous les coins.

Nous commençons à grelotter. Beaucoup sont insuffisamment vêtus et plusieurs, comme moi, dans leur précipitation, sont restés les pieds nus. La gelée nous oblige à sauter d'un pied sur l'autre.

Tout à coup, sans que personne s'y attende, un coup de feu claque. Instinctivement nous tournons la tête mais bien vite nous devons reprendre la position première car les coups de crosse et les coups de pied ne font pas défaut.

La fouille de la maison enfin terminée, l'officier vient vers nous et nous annonce que nous allons passer par derrière, au pied de la haie. Il parle très bien le français. « Une affaire de cinq à six minutes, dit-il en riant. » Nous, on ne riait pas. S'aligner au pied d'une haie avec deux mitrailleuses devant nous n'était guère intéressant.

La maison contournée, nous voyons d'où venait le coup de feu de tout à l'heure. Un des Alsaciens est étendu, face contre terre, dans la neige. Nous le croyons mort. Quand nous sommes tous alignés au pied de la haie, les mains jointes derrière la tête, l'officier s'approche de l'Alsacien, lui demande s'il est blessé. Sur sa réponse négative, il lui donne l'ordre de se lever et de nous rejoindre.

Nous attendions la sentence. Deux soldats arrivent encadrant une femme qu'ils mettent dans la file. Elle crie et supplie les Allemands de la laisser partir. L'officier la secoue et lui dit de se taire, qu'il n'aime pas les geignards. Puis c'est Madame Demontis qui apparaît à l'angle de la maison avec son bébé dans les bras. Elle essaye de s'approcher de son mari en lui tendant son bébé. L'officier l'écarte. « Non, Madame. Rentrez. Votre mari vous rejoindra dans un instant ». Quelques minutes plus tard en effet nous cessions le face à face avec les mitrailleuses. Il faisait froid mais nous avions eu chaud et les minutes avaient paru longues. Quelques coups de pied au derrière, quelques coups de crosse dans les reins nous aident à regagner un dortoir.

Tous alignés face au mur, les mains au-dessus de la tête, nous restons là toute la journée. Vers midi, Madame Demontis vient nous voir et nous apporte un seau plein de café au lait. Nous n'avions rien pris depuis la veille. Aussi elle est accueillie avec joie. Les heures passent. Les soldats fouillent toujours les bois et la montagne. Sur la route, en face de Prégentil, à chaque instant passent des camions.

Vers 4 h. de l'après-midi, si j'ai bonne mémoire, un officier de la Gestapo fait son entrée le sourire aux lèvres. Son regard fait le tour de la pièce. « Il y a déjà quelque temps que l'on m'avait parlé de vous. Aujourd'hui je suis très heureux de faire votre connaissance. Etes-vous tous là ? » Personne ne répond. Il repose la même question et obtient le même silence.

D'autres officiers et sous-officiers arrivent ensemble, passent dans la pièce à côté où se trouvent déjà des hommes de troupe et se mettent de nouveau à fouiller minutieusement, éventrant les matelas, les valises. Au bout d'une vingtaine de minutes un individu de la feld-gendarmerie rentre dans la pièce où nous sommes. Il tient à la main une boîte en fer blanc. « A qui ça ? » Je m'avance. « C'est à vous ? » — « Oui. » — « Très bien. Retournez à votre place. Votre compte est bon ». Sur le coup, je crois, j'ai dû pâlir et devenir plus blanc que neige.

De nouveau nous sommes seuls avec la sentinelle. On entend les officiers, dans la pièce à côté, discuter. On dirait qu'ils se disputent. Puis l'officier qui parle français revient vers nous : « Messieurs, vous allez, deux par deux, passer dans la pièce à côté. Dépêchez-vous mais habillez-vous bien, car il ne fera guère chaud cet hiver. » Et le défilé commence. Mon tour arrive et je passe avec mon camarade Reybaud. Je vois un désordre épouvantable. Valises, malles, tout est défoncé, les couvertures, déchirées, les lits, renversés, tout est pêle-mêle. Une chatte dans un pareil désordre ne retrouverait pas ses petits. Impossible de rien trouver. Dans un coin, un pantalon, dans un autre une veste. Nous réussissons tout de même à nous habiller. Sur le conseil de l'officier, je mets deux chemises, deux ou trois paires de chaussettes, deux ou trois pull-overs. Vers 6 h., tout le monde est prêt et l'on nous avertit que nous allons partir.

Nous prenons tout ce que nous pouvons. A cette vue l'officier a un petit rire moqueur et dit qu'il regrette beaucoup de ne pouvoir nous laisser partir ainsi, que malheureusement tout habillement militaire est interdit, que ceux qui en ont doivent s'en déponiller, que l'on peut cependant garder les souliers. Avec beaucoup de regret je quitte donc mon blouson de cuir, les camarades en font autant. Un jeune parisien a roulé un sac de couchage. Lui aussi doit le laisser. « Vous n'en aurez pas besoin, dit l'officier. Là où vous allez on ne fait pas de camping. »

La nuit est tombée et il y a douze heures que nous sommes prisonniers. Encadrés de soldats, nous descendons dans la cour. Des camions arrivent. Nous y montons en compagnie de deux cochons (non pas deux boches, mais deux porcs). Et lentement les deux lourdes voitures s'enfoncent dans la nuit. (1)

Louis MARTIN.



(1) Furent arrêtés : Marcel Khol, Jean Roussel, Jean Alamano, Maurice Para, Emile Reybaud, M. Demontis, sa femme et son bébé, Jacques Lacombe, Julien Rison. François Landry est mort à l'inslrmerie de Melk (Autriche). Monsieur Lauzier aussi. Un Lorrain, dont je ne me rappelle plus le nom, a dû mourir à Mauthausen. Deux autres, encore un que nous surnommions Tintin, un autre prénommé Roger, mais je ne sais ce qu'ils sont devenus. — L. M.

RÉSISTANCE BRETONNE et Résistants Bretons



Ces pages sur la Résistance bretonne ont été contrôlées et même complétées par M. Pierre CRESSARD, de « L'Ouest-France », président de la Presse Régionale de Bretagne et Normandie. Et nous le remercions de nous avoir ainsi, une fois de plus, donné un témoignage de son amitié, vieille de trente ans déjà.

Nous ne pouvons pas terminer ce Cahier *Maquisards et Gestapo* sans consacrer au moins quelques pages à la Résistance bretonne. Ne soyez pas étonnés, amis lecteurs : la Bretagne est notre petite patrie. Surtout n'oubliez pas qu'ils sont venus de l'Ouest ces héros sympathiques morts dans nos Alpes : Boisramé, le seul Français tombé le 20 août 44 pour la libération de Gap; Paul Radius, chef du groupe franc de Pontis, fusillé le 10 juillet sur les bords de la Luye; Jean-Bernard Rouxel, chef militaire des maquis de Méoullion, puis de Chorges, mort en déportation. Et parmi les survivants, chefs ou simples soldats, nous en pourrions compter d'autres qui ont des attaches bretonnes.

Entre toutes les provinces de France, la Bretagne se devait d'écrire une page glorieuse de la Résistance française. Son peuple n'est-il pas célèbre par cette volonté d'indépendance, cette obstination farouche qui a fait répandre partout le dicton : têtue comme un breton. Si le breton ne porte plus le costume traditionnel, s'il a coupé ses longs cheveux, il reste celui

« Que rien ne peut dompter quand il a dit : je veux. »

Et cela date de loin. Il y a deux mille ans, lorsqu'avec Jules César les légionnaires romains occupaient la Gaule entière, lorsque le chef de la Résistance d'alors, Vercingétorix se mourait dans les cachots de Rome, les bretons d'Armorique, plutôt que d'accepter le joug, gagnèrent l'Angleterre sur leurs barques de pêche.

A deux mille ans de distance, ils ont refait le même geste. Par milliers, marins et terriens, aristocrates, ouvriers, paysans, les bleus, les blancs, les rouges, ils sont allés rejoindre celui qui, le 18 juin, avait lancé le premier appel. Ils emmenaient parfois avec eux des chefs venus d'ailleurs, tels le futur général Kœnig ⁽¹⁾, et le premier compagnon du général De Gaulle sera un prêtre breton, l'amiral Thierry d'Argenlieu.

Ceux qui n'avaient pu partir résistèrent sur place. On ne se laisserait pas faire. Les bons mots, le mépris étaient l'arme de ceux qui n'en pouvaient avoir d'autres. Nous connaissons un breton que ses fonctions mettaient en relations avec les Allemands. Tenu de saluer les officiers, il ne le faisait jamais sans ajouter le mot d'un autre breton, le général Cambronne. Le mot fut un jour prononcé trop fort. Le boche se retourna : « Comment saluez-vous ? » (*sic*). Et l'autre : « J'ai fait hem, tout simplement ». Dans un café de la rue Saint-Melaine, au moment de la marche sur Moscou, un Rennais dit à des Allemands : « Vous n'avez pas encore tout pris, vous n'avez pas encore pris la tripotée. » Tripotée ? le boche hésitait, cette ville lui était inconnue mais il ne tardait guère d'affirmer : « Si si, nous la prendrons aussi ». L'éclat de rire d'une jeune fille faillit ouvrir l'intelligence du german.

Notre ami Pierre Cressard, au cours de sa visite dans nos Alpes, nous rapporte un mot analogue. Un officier allemand avait l'habitude d'acheter la *Pariser Zeitung*, chaque jour, au même kiosque. La vendeuse lui tendait la feuille en disant avec un sourire commercial : « Tiens, grand con ! ». Et l'officier, qui savait à peine le français, répondait invariablement : « Merci beaucoup, Madame ». L'Allemand dut demander, un jour, sans doute, ce que signifiait l'aimable qualificatif régulièrement décerné par la vendeuse du kiosque et recevoir, on le pense, une explication de ce genre : Grand c...? une formule abrégée de politesse; la vendeuse veut dire sans doute : grand conquérant. Toujours est-il qu'un matin l'Allemand répondit au salut habituel : « Non, Madame. Hitler, grand con; moi, petit con. »

Sur les voitures de la Wehrmacht, deux traits à la craie trans-

(1) Transporté par Jean Davids.

formaient le V en M à moins qu'une croix de Lorraine ne fit du V allemand un symbole de Résistance. Ces menus faits ne sont que vétilles mais ils révèlent l'état des esprits.

Venons-en à la Résistance active. En juin 44, à la veille du débarquement, l'armée bretonne comptait environ 40.000 hommes. Disséminée partout, mobile comme l'étaient autrefois les chouans, elle interrompt tout trafic ferroviaire à partir du 6 juin, tue 15.000 allemands, fait 20.000 prisonniers. A eux seuls, les F.F.I. de l'Ouest vont libérer trois départements : Morbihan, Côtes-du-Nord et Finistère (sauf les poches de Brest et Lorient), dix-huit villes dont Vannes et St-Brieuc qu'on ne peut qualifier de petites villes. Quelquefois les Allemands démoralisés se laissèrent prendre sans qu'il y eût grande casse, comme ici à Gap, mais le plus souvent il fallut y mettre le prix du sang.

Neuf des quatorze grands chefs de l'Ouest sont morts fusillés ou pendus après déportation. Un seul des chefs départementaux est rentré de déportation. L'un d'entre eux, l'abbé Eugène Fleury, vicaire à St-Brieuc, fut, avant d'être assassiné dans un bois, atrocement mutilé par la Gestapo. Organisateur dans son département du mouvement « Défense de France », il fut choisi comme président du C.D.L. après le départ du prédécesseur, traqué par la Gestapo, l'abbé Cheruel ⁽²⁾.

44 % des membres de l'Etat-major sont tombés à l'ennemi, 5.000 hommes ont été fusillés ou déportés. Nous ne savons pas le nombre de ceux qui sont tombés dans les combats.

Mais plus grande était la répression et la barbarie ⁽³⁾ plus grande était l'audace des partisans bretons. Quelques exploits en donneront idée.

Le 30 avril 44, un groupe de seize partisans, dont une femme, attaque la prison de Vitré, défendue cependant par des gendarmes armés, et mène à bien l'audacieuse entreprise. Nous ne savons pas

(2) Citation de l'abbé Fleury : Commandant des Forces Françaises de l'Intérieur, s'est consacré de toute son âme à l'organisation de la Résistance. Superbe type de prêtre-soldat, est tombé à son poste de combat, lâchement assassiné et mutilé par les Allemands parce qu'il ne voulait pas livrer les secrets qu'il détenait.

(3) Nous avons vu à Rennes la photo d'un Résistant F.T.P. dont les Allemands avaient arraché les yeux.

aujourd'hui le nom de ces hommes mais nous avons vu le plan de la prison et les indications d'attaque dessinés au crayon-encre par un détenu sur un morceau de sa chemise. Les renseignements se terminaient par cette prière instante : Dites à Loulou de faire vite car menace de mort sur une douzaine. Quarante-quatre hommes, sur qui pesaient menaces de mort ou de déportation, furent délivrés. Les clefs de la prison, devenues clefs des champs, furent emportées et nous les avons vues.

Le 14 juillet 43, à quelques kilomètres de Rennes, les cheminots bretons firent télescoper un train de permissionnaires allemands par un train de marchandises. Résultat : 200 morts, 300 blessés, 500 mètres de rails arrachés, 60 heures d'interruption de trafic.

Le groupe de Bubry-Quistinic (Morbihan) comptant 33 hommes, cause, à lui seul, plus de quarante déraillements entre Redon et Hennebont. Mais, de ces 33 hommes, il ne restait, en juillet 45, que 9 survivants et encore 4 d'entre eux revenaient de déportation.

La XI^e Légion de gendarmerie prend part à 150 parachutages d'armes et sauve 321 aviateurs alliés dont les appareils avaient été abattus. Leur chef, le colonel Guillaudot, Jodi alors, s'est spécialisé dans la chasse aux aviateurs tombés qu'il arrache aux boches et fait rentrer en Angleterre. C'est lui encore qui fait parvenir aux Alliés le plan de défense du littoral ainsi que l'emplacement de tous les P.C. des Etats-Majors allemands. Martyrisé « avec une cruauté inouïe par la Gestapo de Rennes », déporté à Neuengamme, il a été nommé général de gendarmerie. En 47, il fait de nouvelle connaissance avec les prisons, celles de la République cette fois. Le défenseur de la République en 40-45 aurait comploté contre elle en 47.

Un coureur cycliste, Lemerrier, de Lambézellec, réalise l'exploit peu banal de prendre un fort des Alpes à lui tout seul et d'y faire 38 prisonniers.

Quatre fortins La Forca, La Redoute, Les Mille-Fourches et Cabane-Vieille, dépendant du fort de l'Authion, avaient été vainement attaqués et les pertes avaient été lourdes. Deux jours plus tard, l'attaque est reprise mais cette fois après une sérieuse préparation d'artillerie et le travail est divisé, les fortins seront attaqués les uns après les autres. La Redoute est réservée pour plus

tard. Mais voici qu'un officier et quatre hommes profitant de circonstances imprévues, un char dérouté, décident de se porter sur la Redoute. D'en bas, les artilleurs, intrigués par l'audace de ce cavalier seul, décident de le protéger et lancent des obus fumigènes et autres sur la Redoute, puis cessent le tir, craignant d'atteindre les hommes dont ils suivent à la jumelle la progression dans les rochers.

Le coureur se révèle alpiniste, devance les copains, atteint la muraille du fortin, lance une grenade puis, possédé par il ne sait quelle ivresse, il pénètre dans le fortin en hurlant : Komm ! Rauss ! Deutch kapout ! Une vingtaine d'Allemands sont devant lui et lèvent les bras. Ils sortent docilement. Dehors, les camarades, enfin arrivés, les cueillent. D'autres boches descendent un escalier. Lemerrier recommence. Komm ! Rauss ! Au total 38 boches, dont deux officiers, sont ainsi faits prisonniers par cinq français. Les officiers allemands, s'apercevant trop tard de la ruse dont ils étaient victimes, eurent un accès de rage. Il était trop tard. La préparation d'artillerie, les obus fumigènes, la grenade inattendue, les hurlements de Lemerrier leur avait fait croire à une attaque soudaine et massive.

Autre fait d'armes. Un groupe anglais a décidé de voler les avions du camp de St-Jacques, près de Rennes, l'un des plus grands. Ils se feront parachuter de nuit au-dessus du terrain, mais il leur faut des complices dans la place. Quatre bretons, Leborgne, Bourges, Blondo et Aubrée, employés au mess des officiers-aviateurs, se chargent de la besogne. Dans la nuit du 10 au 11 mai, profitant d'une fête et d'une beuverie germanique, ils empoisonnent à la strychnine plus de 100 officiers-aviateurs. Il y avait au matin exactement cent-quinze cadavres. Le camp, décapité, paralysé était une proie facile. Les Anglais ne vinrent pas. Et l'un des quatre Bretons avait payé de sa vie son audace.

Encore une histoire d'aviation. Un jeune noble, Du Fretay, réussit à cacher un avion dans le château de ses parents, le remonte pièce à pièce, aidé par le personnel et les paysans, fait abattre les arbres au dernier moment et s'envole pour la libre Angleterre. (2)

(2) Nous trouvons dans le livre de M. P. Salonne « Fends la bise » (Bloud et Gay) confirmation de nos informations sur Maurice Halna Du Fretay. Compagnon de la Libération, décoré de la main du général De Gaulle et titulaire de la British Empire Medal, Du Fretay fut tué à Dieppe, le 19 août 42.

Chef d'un groupe parachutiste, le Capitaine Conan, de son vrai nom _____, compte à son palmarès 2.350 allemands tués, 2.976 blessés, 1.090 prisonniers, 14 ponts détruits, 26 locomotives détruites et 9 autres déraillées. En 45, il était chef d'une école de parachutage près de Lannion.

Encore un Rennais. M. Delahaye, ingénieur radio-électricien, avait été, en 1939, mobilisé au camp d'aviation de St-Jacques. Les Anglais, qui avaient remarqué son habileté et sa science technique, s'assurent, avant leur départ précipité de 40, sa collaboration pour la Résistance future. Ils lui remettent une fiole d'un produit qui, déterminant un ulcère provisoire à l'estomac, lui permettra d'être démobilisé en temps voulu pour éviter les stalags. En 41 ou 42, deux agents de l'I. S. reprennent contact avec lui. Ils ont besoin de sa science pour remonter des postes émetteurs clandestins, minuscules et puissants.

Ce banal promeneur qui flâne autour des vitrines et devantures et semble vraiment avoir bien du temps à perdre porte, sous ses habits, un appareil émetteur et transmet, en cours de promenade, des renseignements à l'I. S. ou à la R. A. F. Que les Rennais se rappellent la différence entre les arrosages, meurtriers autant qu'inefficaces, de l'aviation américaine et les bombardements, limités et précis, de la R. A. F., ils comprendront que celle-ci avait sur place des informateurs qui la guidaient d'une manière presque infallible. Le bombardement du dimanche 8 août 43 sur Pi Park en est un exemple remarquable.

Un agent de la Résistance doutait de l'efficacité de ces émetteurs si petits. Delahaye et ses collaborateurs anglais l'emmènent du côté de La Guerche. Un message, émis sur place, signale dans la forêt un dépôt de munitions. « Et maintenant filons plus loin, disent les Anglais, dans une heure il ne fera pas bon là où nous sommes maintenant ». Une heure plus tard, le dépôt était bombardé.

Voilà pourquoi aussi, quand les sirènes mettaient l'inquiétude dans le cœur ou dans les entrailles et qu'un chacun cherchait abri dans sa cave ou dans les tranchées, Delahaye restait tranquillement sur le pas de sa porte. Les gens du quartier enrageaient. « Regardez-moi ce sale collaborateur. Il ne lui en tombera donc pas une sur le coin de la figure à celui-là. » Ils jugeaient selon les appa-

rences voyant des Allemands et surtout un officier de la Wehrmacht monter chez Delahaye. Cet officier était un agent anglais mais Delahaye ne pouvait pas le crier sur les toits.

Dans les jours qui précèdent le 4 août 44, Delahaye piste dans les rues un Allemand porteur d'un appareil émetteur. Il vient d'accorder son propre appareil sur celui de l'ennemi. Résultat : les messages émis par l'Allemand prennent une double direction et sont connus des Anglo-Américains au moment même où la Wehrmacht les reçoit. Ils traversent ainsi tous les deux une bonne partie de la ville. Mais, vers la route de St-Brieuc, l'Allemand comprend qu'il est suivi et met la main sur son revolver. Delahaye, qui était sur ses gardes, fait feu le premier. L'Allemand tombe et trois balles le font taire à tout jamais.

Entrés à Rennes, les Américains utilisent, quelques jours, Delahaye pour dépister les espions que l'Allemand a laissés dans la ville. Et par trois fois ils arrivent à prendre des agents ennemis au moment même où ils émettaient.

Des histoires de Curés et de bonnes Sœurs, on pourrait en citer aussi de savoureuses. Des parachutages avaient lieu dans l'abbaye même de Thymadeuc. Son cellerier, le Père Gwénaél, a payé, par la déportation et sa mort à Neuengamme, le crime d'avoir caché des maquisards et des parachutistes. Contentons-nous de cette histoire. Vous avez vu au cinéma, dans « Le Bataillon du Ciel » peut-être, une religieuse accueillir deux parachutistes blessés. Un officier allemand demande à pénétrer dans le couvent pour une perquisition. Il passe lentement devant les religieuses assises dans leurs stalles à la chapelle et pieusement inclinées sur leurs livres de prières. L'Allemand scrute les visages. Que ne regarde-t-il les pieds ! Deux paires d'énormes godillots militaires lui auraient révélé la présence des deux parachutistes habillés en religieuses. Ce n'est pas invention de cinéastes. Il s'agit d'un épisode réellement vécu aux lendemains du combat de St-Marcel. Les religieuses de Malestroit pourraient en dire plus long que nous.

Terminons par celui qui reçut les félicitations publiques et malencontreuses de la Radio anglaise, le capitaine Constant Allain, notre voisin de Rennes. En juillet 45, nous avons parlé avec lui, plusieurs matins de suite, de choses et autres y compris de Ré-

sistance sans qu'il nous laissât soupçonner qu'il revenait de Dachau. Il a écrit un volumineux cahier de souvenirs mais le cahier est à exemplaire unique et demeure manuscrit. Excès de discrétion.

En juin 40, quand beaucoup ne songeaient plus qu'à se garer, il jure d'abattre le premier boche qu'il verra. Ce Breton de 18 ans tiendra promesse. Sur la route de Rennes, près de St-Aubin-du-Cormier, les Allemands filent à toute allure. N'a-t-il pas suffi dans une petite ville de l'apparition d'un motocycliste allemand pour obtenir aussitôt la reddition. Justement, devant notre jeune à l'affût, un side-car apparaît, monté par un soldat et un commandant d'aviation. Une rafale éclate et les envoie tous deux dans le fossé. Constant Allain bondit sur la route, s'empare des papiers et de la valise de l'officier et disparaît. La valise contenait un uniforme de commandant allemand, uniforme encore neuf. Il va servir.

Quelques mois plus tard, à l'heure où les Allemands quittent les bureaux de la Préfecture ou ceux de la Feld-Kommandantur, rue Martenot, deux officiers s'y présentent de temps en temps. Actifs et discrets, ils font un singulier travail, inspectent le contenu des tiroirs, compulsent les documents et les dossiers, mettent des cachets, des signatures dans leurs poches. L'un de ces porteurs d'uniformes allemand est M. Constant Allain, chef du Réseau Eleuthère; l'autre, un officier anglais (4). Tous les renseignements recueillis prennent le chemin de Londres.

Un soir, le commandant allemand, le vrai, est resté dans une pièce voisine. Il entend du bruit et surprend les deux hommes. Les revolvers entrent en jeu mais Allain a été le plus prompt. L'Allemand tombe. Jamais les officiers de la Wehrmacht ne surent comment leur camarade avait trouvé la mort.

Le réseau Eleuthère compte d'autres exploits à son actif : des sabotages d'usines, des parachutages au château de La Bardoulaye, des émissions de T.S.F. Un jour, à St-Meloir des Ondes, Allain a l'audace de faire marcher son appareil au nez des boches un jour de fête. Plus tard, quand il sera en prison, la Gestapo se souviendra de quelque chose. « Qu'alliez-vous faire à St-Méloir ?... » — « J'y

(4) M. Allain père, ancien gendarme, appartient au même réseau. Il a été deux fois cité et a reçu la médaille de la Résistance. Toute la famille, d'ailleurs, la maman et les petites sœurs, sont les complices de Constant Allain.

ai de la famille et je m'occupe du cinéma paroissial. » Tout cela ne lui suffit pas encore; il veut rouler les boches le plus possible.

En 43, le S.T.O. embrigade la jeunesse de France au service de l'ennemi. Allain réussit à entrer au Commissariat à la main-d'œuvre pour l'Allemagne. Il en devient le secrétaire et il fait entrer avec lui des membres de son réseau, des séminaristes. Les moyens employés pour soustraire les jeunes à l'esclavage sont variés. On égare les fiches médicales ou bien on les annote faussement et le directeur du bureau signe habituellement sans regarder. On envoie les convocations avec un retard intentionnel et l'intéressé, prévenu entre temps, a pu disparaître. On submerge les gendarmes de besogne si bien qu'ils ne peuvent — et ils en sont heureux — rien mener à bien. Pratiquement, comme il le dit lui-même en plaisantant, Allain est devenu *préposé aux radiations*. Le soir, quand il quitte le bureau pour rentrer chez ses parents, boulevard Jacques-Cartier, Allain trouve souvent dix jeunes et plus qui l'attendent. Il décide, rapide : « Toi, tu seras désormais un Tel, je te ferai une fausse carte; toi, tu diras aux docteurs avoir telle maladie. » Bref, le préposé aux radiations réussit à tel point que pas un séminariste du diocèse de Rennes, pas un Eudiste, pas un seul Frère des Ecoles chrétiennes ne part travailler pour les Allemands. Au total *douze mille cinq cent cinquante sept* jeunes Bretons, étudiants et ouvriers, trouvent, grâce à M. Allain, des situations régularisées leur permettant d'échapper au S.T.O.

Au cours du mois de janvier, la Radio de Londres — (nous l'avons entendue, ici à Charance, en compagnie de M. Brochier) — félicite les jeunes d'Ille-et-Vilaine « et décerne le prix d'honneur du sabotage français à l'administration où travaille Constant Allain. » C'est une grave imprudence. Inquiète, Mme Allain dit à son fils : « Tu te feras arrêter ». 48 heures plus tard, c'était chose faite.

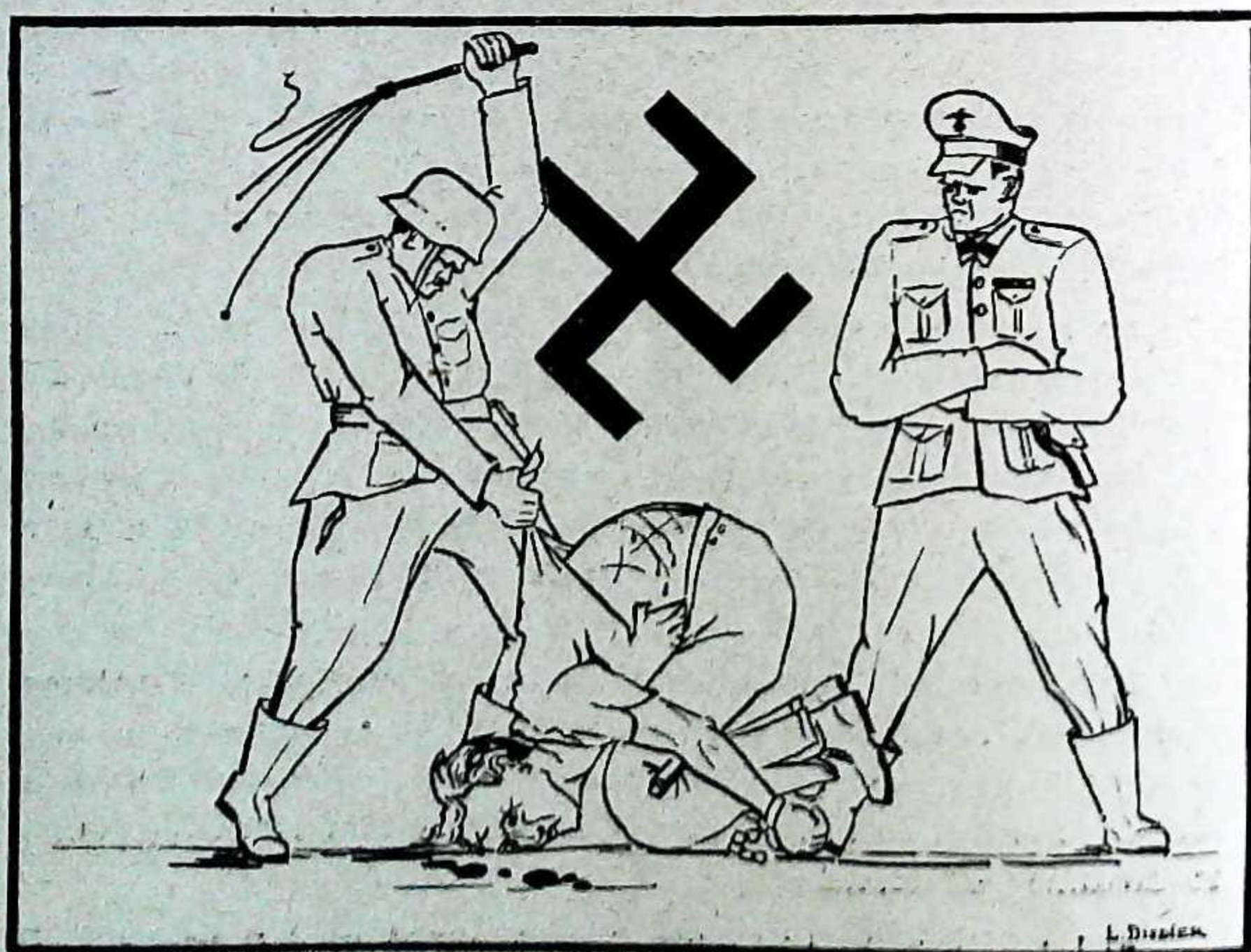
Le vendredi 20 janvier 44, les autos de la Gestapo s'arrêtent devant le Commissariat de Recrutement. Douze hommes en descendent. Constant Allain est arrêté le premier. Villeneuve, Perrault, Marion, Bossard sont aussi arrêtés. L'abbé Hamon, absent par suite de maladie, est oublié.

Allain a sur lui cinquante fausses cartes et son revolver. Il

réussit à les faire disparaître dans les coussins de la voiture qui l'emporte rue Jean-Macé, au siège de la Gestapo. Ses parents, prévenus, font également disparaître tous les papiers, les brûlent et enterrent les cendres. Le père rédige un questionnaire qu'il réussira, un peu plus tard, à faire parvenir au prisonnier. Ainsi on ne se coupera pas; les réponses seront concordantes.

A la Gestapo, Her Doctor Wenzel, un papier à la main, lit l'acte d'accusation : « M. Allain est la cause de ce que aucun jeune homme du département n'est parti en Allemagne. M. Allain a fait des milliers de fausses cartes; M. Allain a fait le sabotage de la hêlève; M. Allain a été vu plusieurs fois portant l'uniforme de commandant allemand; M. Allain est un grand chef terroriste de Bretagne. » Il dépose le papier et ajoute : « Un héros de plus. Tu tombes bien, sale bandit, il y a peloton d'exécution demain soir. » Une porte s'ouvre, un individu entre et montrant Allain du doigt : « Oui, c'est bien celui-là. » Arrêté par la Gestapo, cet homme avait tout lâché.

Commence alors l'interrogatoire, c'est-à-dire la torture.



« L'on m'ordonne de m'asseoir à terre. Les menottes me sont mises aux poignets, les genoux étant retournés dans l'ovale ainsi formé. Puis le fameux gourdin est glissé entre mes genoux (au-dessous) et les coudes (au-dessus). La boule que je forme ainsi est renversée sur le sommet du crâne, les genoux et l'une ou l'autre épaule servant de points d'appui. »

A coups de gourdin, puis avec un fouet à lanières garnies de pièces métalliques, les hommes de la Gestapo vont s'acharner sur cette boule humaine. Deux heures de tortures, deux heures de repos, deux heures de torture, deux heures de repos et ainsi de suite pendant quatre jours et trois nuits. Le supplice dure 76 heures. C'est une loque inconsciente que l'on jettera dans une cellule de la Maison d'arrêt, boulevard Jacques-Cartier, non loin de la maison paternelle.

Quand il reprendra connaissance quelques jours plus tard, il lira ces mots gravés sur le plancher de la cellule : Souffre mais tais-toi. C'est ce qu'il fait. Il a un soulagement dans son épreuve : ses parents peuvent lui faire passer des livres et des messages sont régulièrement échangés par billets cachés entre les pages collées.

Condamné le 6 juin aux travaux forcés à perpétuité, Allain connaîtra Compiègne, les convois à 130 par wagons, Neuengamme et ses kommandos et enfin Dachau où les détenus servaient de cobayes « matériel humain destiné aux expériences ». Il retrouve dans ce camp des confrères, 2.083 prêtres et séminaristes.

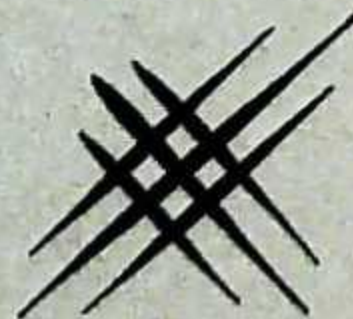
Le 29 avril 45, il est libéré par les troupes Américaines qui trouvent aux portes du camp 50 wagons remplis de cadavres.

Le manuscrit, rédigé par M. Constant Allain pour ses parents, s'achève sur ces lignes que nous citons de mémoire seulement :

Lorsqu'on nous parlera désormais des Allemands de génie comme Beethoven, Mozart, Goethe ou Bach, une voix navrée qu'il sera impossible de faire taire répondra : Mauthausen, Buchenwald, Neuengamme et Dachau.

~~~~~  
Ce Cahier a été établi d'après des renseignements oraux ou écrits fournis par :  
~~~~~

M. et Mme Allain, 32, boulevard Jacques-Cartier, Rennes.
Madame Bernard, de Champoléon.
M. l'abbé Bertrand, de Chaillol.
M. Yves Boislève, St-Mars-le-Désert (Loire-Inférieure).
Mademoiselle B...
M. Pierre Cressard, « Ouest-France », Rennes.
M. l'abbé Davault, Bonnières, par Fortel (Pas-de-Calais).
Adjudant Desprez, 37, Chemin-Vert, Metz-Queuleu (Moselle).
M. Escalle, huissier, Préfecture de Gap.
M. le Lieutenant Ferry, 55, rue de Bellechasse, Paris VII^e.
Madame Lauzier, aux Eyrauds, Champoléon.
M. le Pasteur Lescoute, Saint-Laurent-du-Cros.
M. Jacques Lévy, directeur des « Cafés Maurice », Toulon.
M. Jean Maillet, villa Gabriel, chemin du Rhin, La Bajatière, Grenoble.
M. Louis Martin, Hôtel Rothorn, Arosa (Suisse).
Madame Pont, avenue d'Embrun, Gap.
M. l'abbé Poutrain, de St-Jean-Montorcier.
M. et Mme Radius, manoir du Houx, Le Minihic-sur-Rance (Ille-et-Vilaine).
M. et Mme Rouxel, 28, rue Docteur-Roux, St-Brieuc (C.-du-N.).
M. H. Reynereau, 30, avenue de Trans, Draguignan (Var).
M. Yves Séchel, 41, rue de La-Tour-d'Auvergne, La Flèche (Sarthe).
M. le Lieutenant Tilly, B.P.M. 523 A. S.P. 50.175.



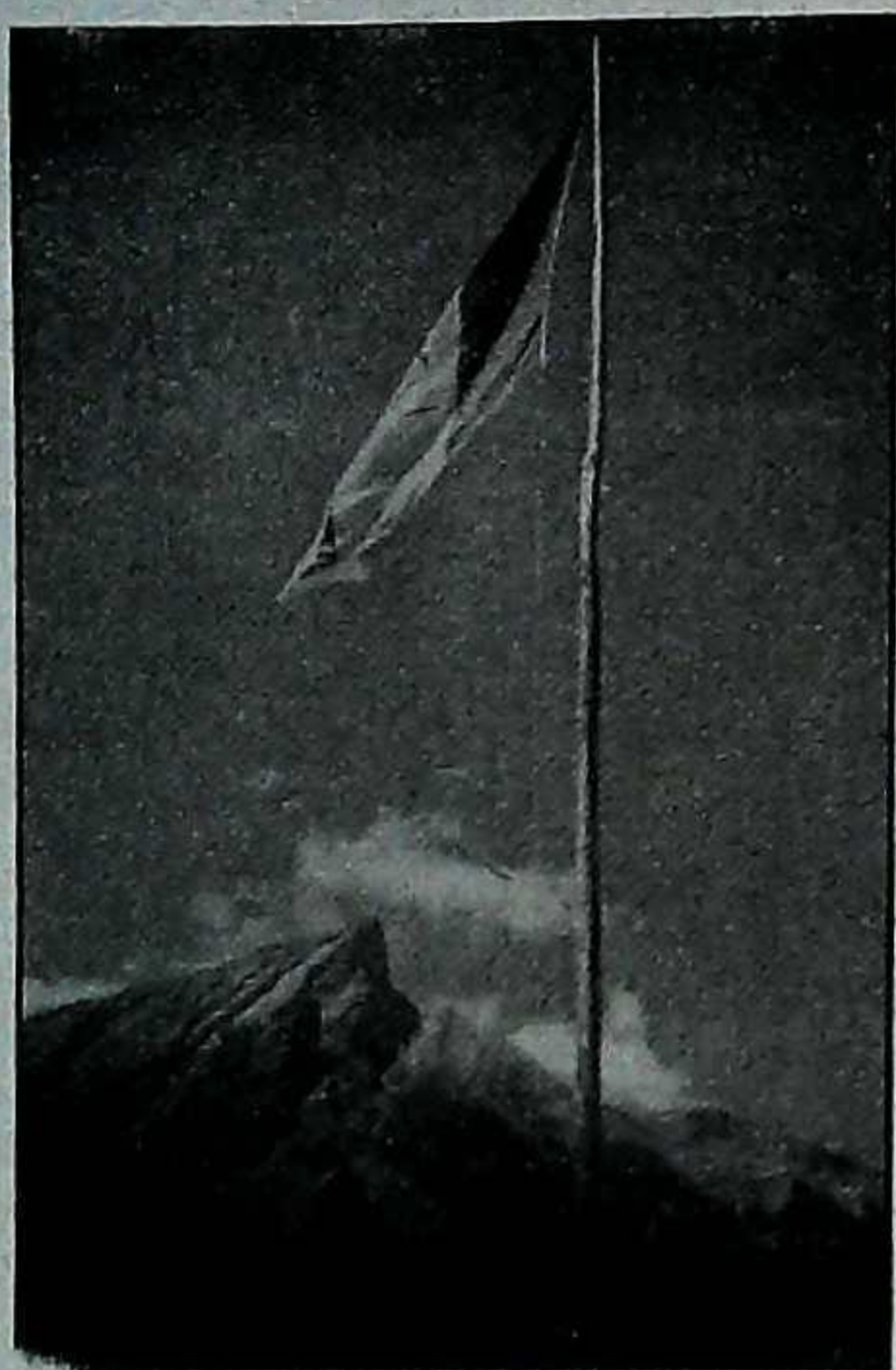
Il n'a pas dépendu de nous que nos informations ne soient plus étendues encore.

TABLE DES MATIÈRES



Ils ne sont pas revenus :	
François LAUZIER	1
René LESCOUTE (Robert Lélian)	2
Le Lieutenant Paul-Marie RADIUS.....	3
Le Lieutenant Jean-Bernard ROUXEL.....	5
Les Maquis de Champoléon en 1943.....	10
Le Camp de Méoullion.....	15
Episodes : Une ballage en montagne.....	26
Une expédition	27
Une histoire de vaches.....	29
Une liaison	29
Une anecdote	32
Le 13 novembre 1943 à Champoléon.....	33
Le 13 novembre 1943 à St-Jean-Montorcier :	
Lettre de Mlle B..., sur Montjoie.....	39
Relation de L. Martin, sur Prégentil.....	40
Résistance bretonne et Résistants bretons.....	43





MAQUISARDS & GESTAPO

PREMIER CAHIER et SECOND CAHIER (Epuisés)

TROISIEME CAHIER

M. Poutrain, père, Résistant de 1914. — Pierre Poutrain (L'admirable Oncle Pierre). — Le crime du 19 juin 44. — Notes pour la 2^e édition : La première captivité de Pierre Poutrain. Discours de M. l'Abbé de la Briolle prononcé à l'occasion du transfert des cendres de « l'Oncle Pierre » en Champsaur. — Le chauffeur de la Gestapo : Léon Michel. — Un tableau de chasse de Grasset.

QUATRIEME CAHIER

Une Equipe de Résistants (1940-1944). — La Forêt (poème liminaire). — L'Equipe. — Jules Gueydan. — Georges Rosanvallon. — Les frères Ribaud. — Marcel Arnaud. — Les Scouts de France (Groupe 2^e Gap).

CINQUIEME CAHIER

L'Homme à la cicatrice (M. Dusserre-Telmon). — Les Mongols dans nos Alpes (Episodes de leur passage et des atrocités commises au Lautaret, au Villard'Arène, à La Grave, au tunnel du Chambon et au Mont-Genèvre).

SIXIEME CAHIER

Un déporté vous parle (lettre de M. Dupont). — L'arrestation du lieutenant Pellegrin. — Le lieutenant Raymond Grandjean. — Le lieutenant-colonel Ribiollet. — Henri Deschamps. — La Gestapo rate son coup.

SEPTIEME CAHIER (Ancien Cahier Hors Série)

Paul Héraud, Commandant Dumont. — Préface de M. Edmond Pascal. — Notice biographique. — Paul Héraud, Commandant Dumont : Son action dans la Résistance (par Richard Duchamblo). — Le 9 août 1944 (par Richard Duchamblo). — Citations. — Paul Héraud, le Montagnard (par A. Cusin). — Paul Héraud, Compagnon de vraie Grandeur (par J. Gueydan). — Le transfert des cendres de Paul Héraud. — Paul Héraud, Compagnon de la Libération : Citation. — Ce cahier comprend 110 pages et plusieurs photos hors texte. — Il existe une édition courante et une édition de luxe numérotée.

HUITIEME CAHIER

Discours prononcé à Lays le 20 juillet 1947. — Le Crime du 10 Juillet 1944. — Jean Roman, de Veynes. — Le Lieutenant Paul Radius. — Le Récit du Boulanger (Elie Galland). — Roméal Gabert. — Roger Garoute et le Massacre de Lunebourg. — Henri Berlioux. — Le Cheminot de Veynes Alfred Meyer. — Le Docteur Fallik. — Le Maquis de Boscodon. — Leur voix.

NEUVIEME CAHIER

L'Abbé Poutrain : son action, son arrestation. — Aux abbés Chalmey et Poutrain. — Un grand Mort qui est notre honneur. — Un Chevalier du XX^e siècle : Le Commandant Mauduit. (Chap. I et II). — A propos du S.T.O. — Philippe Hardy, le mort-vivant.

DIXIEME CAHIER

Un Chevalier du XX^e siècle : Le Commandant Mauduit (Chapitre III). — Les événements de Prelles (Hautes-Alpes). — L'affaire de Pont-la-Dame.

ONZIEME CAHIER

Ils ne sont pas revenus : Henri Vellaine. Roger Sabatier. Aimé Clément. Emile Rolland. — Les deux Aubin, de Pont-Sarrazin. — Une famille Héroïque : les Richier. — Le lieutenant Crabières. — Le chantier de Thuoux et l'attaque du 12 janvier 44.

DOUZIEME CAHIER

Ils ne sont pas revenus : François Lauzier. René Lescoute (Robert Lélian). — Le lieutenant Paul-Marie Radius. — Le lieutenant Jean-Bernard Rouxel. — Les maquis de Champoléon en 1943. — Le camp de Méoullion. — Le 13 novembre 43 à Champoléon. — Le 13 novembre 43 à St-Jean-Montorcier. — Résistance bretonne et Résistants Bretons.



CAHIERS FUTURS. — Au sommaire des prochains Cahiers figurent des articles sur : Le chantier de La Bégüe. — Dans le Secteur B, les maquis de Chorges-Bréziers-Pontis. — Arrestation de Casanova et Pointet. — Maurice Tiran de Pontis. — Les combats de Chauffayer (20-21 août 44).